U d'/of OTTAWA
39003002502697

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/marinesposies00ponc

MARINES

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,

Rue Saint Hyacinthe-Saint-Michel, 30.

MARINES

POÉSIES

PAR CHARLES PONCY

Ouvrier maçon, de Toulon

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE PAR M. ORTOLAN

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

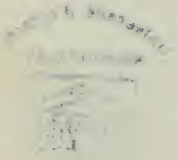
PARIS

LAVIGNE LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, rue du Paon-S.-André

1842

BIBLIOTECA



PQ
2382
.P88M3
1842

Voici les poésies d'un ouvrier, non pas d'un ouvrier sur le livret de l'éditeur, mais d'un véritable et tout jeune ouvrier maçon, qui a pour lui une bonne santé, deux bons bras, une inspiration du ciel, et deux francs soixante-quinze centimes par journée.

Ne vous le figurez pas déserteur de sa condition et de ses camarades, se donnant les allures d'un homme de lettres, cachant l'enfant du peuple sous un habit, les mains du travailleur sous des gants, et songeant à se faire lithographier en ce costume, sur la première page de ses œuvres.

C'est un de ces ouvriers qui ôtent leur veste, même

pour écrire leurs vers, et qui se trouvent emprisonnés, presque malheureux, dans une redingote.

L'artiste qui a jeté pour lui les dessins de ce volume sur la pierre, l'y a placé quelque part, à son insu probablement, dans un moment de caprice du pinceau, et le caprice a été heureux : regardez-le !

Eh bien ! si là-dessous il y a une ame qui, spontanément, s'empreint des nuances les plus délicates comme des tons les plus vigoureux du sentiment et de la pensée ; qui devine, au besoin, comme par révélation, le monde intellectuel ; et s'élance, et s'élève, d'elle-même, jusqu'à cette seconde création qu'on nomme la poésie : s'il en est ainsi, il faut reconnaître un mystère d'organisation qui rehausse notre nature, et devant lequel la règle commune doit s'incliner.

Tel est, je le crois, Poncy, dont les vers que je publie ne sont qu'un début.

II

La poésie des ouvriers est à l'ordre du jour comme question sociale. Je demande, dans l'intérêt de ce volume, qu'on veuille bien n'y voir qu'une question de poésie. Car, autrement, pour quelques-uns qui accueilleraient avec sympathie mon poëte-maçon, je

craindrais que d'autres ne le renvoyassent à sa truelle avec la formule obligée, qui arriverait ici comme d'elle-même : « Soyez plutôt maçon..... »

« Mon brave jeune homme, pourrait-on bien lui « dire, vous avez de bons bras : travaillez rondement « toute votre journée; ne pensez pas, cela nuit à la « besogne; le soir, couchez-vous de bonne heure et « dormez vite, le travail du corps exige du repos; et « le lendemain, au premier coup de cloche, debout, « pour recommencer. »

« Les objets, les événements, les sensations sou- « lèvent en vous quelque chose d'immatériel qui de- « mande à s'épandre au dehors : il y a dans votre tête « une ébullition, un trop plein d'images et de pensées « qui déborde : gardez-vous bien de céder à ces mou- « vements! Etes-vous grammairien, érudit, savant? « avez-vous pâli sur les livres, disséqué notre langue, « nos modèles, enfin vous êtes-vous rompu au métier « d'écrivain? »

Voilà ce qu'on lui dirait, peut-être, au point de vue social. Mais au point de vue de la poésie, c'est tout autre chose.

La nature n'y met pas tant de façons. Elle jette une ame de poëte dans un berceau, et que ce berceau soit fait d'osier ou de palissandre, qu'il soit dressé dans

une échoppe ou dans une maison dorée, que le pied qui le balance pour endormir l'enfant, presse sa base mobile sous un gros sabot ou sous un petit soulier de satin, le poëte surgira.

Pour la pensée poétique, pas plus que pour la pensée religieuse et chrétienne, il n'est vrai que la société soit composée de trois classes de nature diverse: une haute, à qui serait dû le monopole de la splendeur et de la puissance publique; une moyenne, qui aurait celui des travaux de l'intelligence; et une basse, à qui il ne resterait pour lot que le labeur des mains.

Unité, c'est le premier, c'est le grand, c'est le dernier mot de l'humanité!

Il y a plus: l'instinct poétique est éminemment populaire.

Il faut à la poésie de la naïveté, de la foi, même crédule, de l'ardeur jusqu'à la passion, de l'esprit de dévouement et de sacrifice.

Voilà pourquoi elle appartient éminemment aux époques et aux natures primitives.

La poésie est la nourrice du genre humain. Elle l'éveille et l'amuse par ses chants; elle excite sa curiosité, elle préside à la naissance de ses sentiments, au pre-

mier emploi de ses forces, par ses contes, par ses fables et par son merveilleux. Puis, quand il a grandi et qu'il s'est instruit, prenez-la par le cœur, elle reste son amie fidèle.

« *Il mondo fanciullo fu di nazioni poetiche.* »

Le monde enfant fut le monde des peuples poëtes, a dit Vico, exprimant en historien la même pensée. Chez toutes les nations, de l'Orient ou de l'Occident, du Nord ou du Midi, le plus grand poëte est toujours celui qui apparaît à leur origine; et quand une langue nouvelle est venue au monde, soit aux âges antiques, soit en notre moyen âge, les premiers écrivains qui l'ont illustrée ont toujours été les poëtes.

Après l'époque religieuse et poétique, quand arrive la philosophie, quand viennent les sciences, exactes ou inexactes, dont elle est grosse et qu'elle enfante les unes après les autres, la poésie se transforme et s'attiédit. Elle fait comme la croûte du globe : elle perd graduellement sa chaleur. C'est précisément en l'absence du raisonnement, qu'elle naît sublime dès son début; et la poétique, la critique, l'art colligé en principes, qui viennent ensuite, ne peuvent plus atteindre à ce premier essor. « A certaine mesure basse, dit Montaigne, on la peut juger par les préceptes et

par art; mais la bonne, la suprême, la divine est au-dessus des règles et de la raison. »

Qu'arrivera-t-il donc de nous, société de raisonneurs et de spéculateurs? Tandis que la réflexion, la controverse, la logique froide et sévère, tuant la naïveté, les croyances, les élans passionnés, tariront dans l'esprit ces sources de poésie, un autre phénomène social en viendra dessécher jusqu'au moindre filet dans le cœur. Le confortable nous saisira et nous sensualisera de tout côté. Nous dirons avec le mathématicien: Qu'est-ce que cela prouve? et avec le spéculateur: Qu'est-ce que cela rapporte?

A part les ames d'élite, les individualités, qui, dans tous les rangs, échappent à ces influences pétrifiantes et gardent toujours de leur chaleur vitale, où sont les masses sociales chez lesquelles se maintiennent le plus les conditions des âges poétiques? Où est, pour ainsi dire, le réservoir, la source profonde et intarissable de la poésie?

Il y en a deux.

La poésie, si elle était chassée du cabinet de l'érudit par le froid de son atmosphère, ou de la maison du riche par le culte exclusif de la fortune, se réfugierait dans le cœur de la femme ou dans la foule du peuple.

Des diverses qualités qui font grande la poésie, la première et la plus haute, c'est la popularité.

Et je dirais volontiers, imitant une parole sacrée : Voix du peuple ou voix de femme : Voix de poëte.

La pensée poétique est donc comme en réserve dans le peuple. Elle s'y couve, elle s'y nourrit, elle s'y transmet.

Ce qui manque au peuple pour la révéler, c'est le signe extérieur, c'est la forme. Mais qu'il ait une forme à lui, un vêtement pour son esprit de poésie, cet esprit devient sensible et se produit au dehors. Ainsi, pour ne parler que de la France, vous trouverez une poésie populaire toujours vivante dans la Bretagne, dernière terre de refuge d'une vieille langue gallique perdue partout ailleurs, dans la Provence et dans nos pays du midi, qui conservent à eux un idiome de formation intermédiaire, auquel il n'a manqué que la fortune pour être langue nationale.

Il y a deux ans, dans un de ces villages du midi, subsistait encore une banalité de moulins, asservissement féodal échappé à nos révolutions. Le petit village avait thésaurisé, épargné ses revenus, coupé ses bois, amassé enfin une somme nécessaire au rachat.

Quelques retards administratifs suspendaient sa libération : avec un peu d'aide, auquel je fus heureux de contribuer, ces retards sont levés : le dernier vestige de servitude est effacé. Grande fête populaire, fête d'enthousiasme au pays. Et là, sur la petite place publique, plusieurs de ces paysans, arrivant de leur bergerie, descendant de leur montagne, autour du grand feu de joie, apportaient, en leur langue, des chants poétiques, que l'événement leur avait inspirés, et dont quelques-uns étaient remarquables assurément.

Dans nos ports de la Méditerranée, chaque atelier de voilure, de mâture, de corderie, souvent a son poëte, qui ne manque ni de verve ni d'originalité.

Dans nos campagnes, nous avons des Noëls où les anges parlent toujours en français et les bergers en provençal, qui fourmillent de traits naïfs.

Enfin, je ne sais si j'oserai le dire, mais dans le recueil des ouvriers, quand je rencontre cette chanson de départ :

Chers Compagnons honnêtes,
Le printemps vient de naître ;
Le Rouleur nous a dit
Qu'il nous fallait partir.

gouffre? Cette traînée d'atomes tourbillonnant au soleil, est-ce une myriade d'êtres inconnus? Sont-ce nos joies, nos gloires, nos plaisirs, s'agitant et brillant de loin, quand un rayon d'illusion les éclaire? vus de près, de la poussière, rien!

Il y a de quoi se perdre dans ses rêveries, ou grandes ou petites, au bord de la mer, au souffle du vent, au brillant du soleil. Et combien de fois Poncy ne s'y est-il pas perdu?

Voulez-vous faire un poëte? Ne lui épargnez pas la peine de la méditation; mettez-le en face des grandes scènes de la création, et dites-vous: Tout vient d'en haut.

Cependant, quelle que soit la force native de l'inspiration, une certaine instruction acquise est indispensable au poëte: ne fût-ce que celle de la langue poétique, qu'il doit apprendre à régler et à manier, comme le musicien, d'abord, accorde un instrument, s'exerce à y promener les doigts ou l'archet, pour en faire sortir ensuite les chants mélodieux qui se pressaient dans son ame.

A lire les poésies de Poncy, il semble même que l'instruction ne s'y borne pas à ce seul point; quelques

reflets d'histoire et de sciences diverses, des reflets de littérature antique et moderne y apparaissent. C'est qu'il faut à ces ames inspirées bien peu de chose, une simple lecture, une impression, pour acquérir vivement et largement.

Les chœurs d'Athalie, achetée pour deux sous sur un étalage du port, révélèrent pour la première fois à Poncy, comme une découverte, qu'il existait des vers de toutes mesures. Un vieux bouquin, dégarni d'une partie de ses pages, lui donna les règles matérielles de notre poétique. Il marcha ainsi pendant quelque temps, lorsque lui advint, pour cinquante centimes par mois, un enseignement varié et multiforme, véritable enseignement d'artiste et d'enfant du peuple, qui lui a tenu lieu, m'a-t-il dit bien souvent, de cours d'histoire, de sciences naturelles, de géographie, de beaux-arts, de curiosités, de morale, de tout enfin : tout cela dans le *Magasin Pittoresque*, œuvre populaire et moralisatrice, pour laquelle il annonce bien haut sa reconnaissance et dont il se proclame l'élève.

En effet, si Poncy, sous le rapport de l'inspiration poétique, est l'élève de la mer; quant aux connaissances acquises qui composent son bagage scientifique, il est tout bonnement celui du *Magasin Pittoresque*.

Une ordonnance médicale a fait découvrir, par

hasard, il y a deux ans à peine, ses instincts et ses tentatives ignorées de poëte : une ordonnance que, dans une maladie de son père, le docteur allait écrire sur le premier papier venu, offert par la bonne mère Poncy comme un chiffon, un barbouillage de son fils Charles : c'étaient les inspirations du jeune maçon. Elles frappèrent le docteur. Dès ce moment Poncy était lancé : il venait de tomber dans les mains d'un homme de cœur autant que de goût. Ce fut alors que la *Bible*, que les principaux des grands poëtes classiques et quelques-uns d'entre les modernes furent mis tour à tour dans ses mains. Un monde nouveau se révélait à lui.

Quand je vins, à quelque temps de là, dans un de mes voyages au pays, comme dit simplement et cordialement le peuple, des vers me furent montrés : je reconnus le poëte, mais rien n'était à imprimer.

Et dix mois après, à un second voyage, les poésies que voici dans ce recueil. Et pendant le temps que j'ai mis à les publier, bien d'autres encore, qui sont toutes prêtes à faire un second volume ; car la puissance de fécondité est prodigieuse dans cette jeune imagination : le secret, le grand secret à lui apprendre maintenant, c'est celui d'être difficile.

J'ai vu l'époque où toute sa bibliothèque ne se com-

posait encore que de ces deux ou trois débris de volumes, à deux sous l'exemplaire, auxquels il doit sa première initiation ; et, à côté d'eux, le *Magasin Pittoresque*, fruit des épargnes de l'ouvrier, cartonné religieusement chaque année. Mais aujourd'hui c'est une riche bibliothèque, choisie de main de maître, et qu'il peut appeler sa bibliothèque d'honneur. Dans cette petite mansarde, au milieu de la famille prolétaire tout ébahie, arrivent, un soir, des ballots de livres, des trésors de poésie et d'instruction, tout ce qu'un poëte du jour pourrait désirer le plus, et, avec eux, une lettre du ministre de l'instruction publique, qui félicite l'ouvrier maçon « de consacrer ses instants de « loisir à composer de beaux vers, et qui lui envoie « un témoignage de l'intérêt que lui a inspiré son « talent. »

Certes, à part l'émotion que dut produire dans une pauvre et simple famille du peuple, au fond d'un département, à deux cent vingt lieues de Paris, une lettre d'un ministre d'état, venant tout à coup, à l'improviste, comme la Providence, chercher et encourager le fils de l'ouvrier : à part cette vive émotion que les lettres de Poncy m'ont dépeinte naïvement ; à part le ministre et tout ce qui tient au pouvoir : il y avait dans le suffrage obtenu par les essais poétiques du jeune ouvrier,

de quoi lui donner de l'orgueil littéraire ; car ce suffrage était signé, VILLEMAIN. « J'ai cherché, m'écrivait-il, avec autant de finesse d'esprit que de sentiment, à propos de la main qui les lui avait données, j'ai cherché, dans toutes ces richesses ouvertes devant moi, un *Cours de littérature* que j'aurais préféré à bien d'elles : sans doute il est au-dessus de ma portée, car je ne l'y ai pas trouvé. »

IV

Le genre qui domine dans les poésies de Poncy est celui de la description, surtout de la description grandiose. Son principal talent est un talent de vive peinture et de puissante imagination. Il voit de grandes scènes maritimes, son esprit les anime, et il nous les peint.

Ce genre, isolé, fatiguerait bientôt : décrire, étonner, ce n'est pas émouvoir, captiver. Le poëte, s'il veut qu'on cherche son livre, qu'on le prenne et qu'on le reprenne encore, doit aller au cœur.

Un autre défaut de ce genre, c'est qu'il entraîne facilement aux éclats sonores mais vides, à l'exagération du verbe ou de la pensée, à l'emploi de ces paroles bruyantes, que Ronsard appelle des paroles

piaffées, probablement parce qu'elles retentissent et jettent de la poussière, comme le sabot du cheval qui piaffe dans l'arène.

Voilà les écueils que je signale à mon jeune poëte. Si quelquefois il les a touchés de près, le plus souvent il a su les laisser à distance, il a su être grand par la pensée sans cesser d'être simple par l'expression : témoin, entre autres, cette marine où les flots s'adressent en chœur au rocher qu'ils minent depuis des siècles.

Parfois, au milieu des descriptions les plus élevées, il a heureusement jeté de ces traits venus du cœur, de ces traits naïfs ou gracieux, qui montrent que les couleurs pures et naturelles ne manquent pas à sa palette.

Ainsi, on aime à voir, au milieu des strophes dithyrambiques à M. Arago, cette scène d'intérieur de famille, et cette mère demandant naïvement, en son transport de joie :

« C'est donc beaucoup, un député ! »

Ainsi, au milieu des souvenirs de grande gloire et des derniers moments de détresse du vaisseau en démolition, on aime quand, tout à coup, arrive au poëte la pensée de son père, de son père qui pleure de ta chute, ô colosse ! parce que,

« . . . . . sourent, pauvre mousse,
« Sur un fragile pont, il a gratté la mousse
« Attachée à tes flancs. »

Je citerai encore la pièce du grand chêne, dans laquelle il marie si poétiquement, d'une strophe à l'autre, ses élans d'admiration pour l'arbre géant et d'amour pour la jeune fille; et la marine du rocher et de la yole, qui, depuis le commencement jusqu'à la fin, offre une fraîcheur d'imagination gracieuse.

D'autres fois c'est la pensée morale, c'est la méditation rêveuse qui viennent relever la description poétique, soit que dans le fond de mer qu'il cherche à pénétrer, il aperçoive l'image du fond du cœur humain, soit que dans une barque abandonnée sur le sable par le reflux de la mer, il voie le soir de l'homme, que le flot d'or des illusions a délaissé, et qui reste à sec sur la grève des réalités; ou bien encore, soit que monté sur les toits, à l'aspect des flots de fumée de toutes couleurs qui s'élèvent ensemble et se confondent dans le ciel, il se mette à rêver aux haines qui divisent les cœurs des citoyens.

Le sentiment religieux est vivement et profondément accentué dans les œuvres de Poncy. Ce jeune

homme a compris par l'ame, et sincèrement, qu'il n'y a pas de plus belle poésie que la religion. Son lever et son couchant du soleil, ses pensées de nuit, sa promenade poétique sur le quai de Toulon, sa harpe du rivage, sont vivifiés par ce sentiment. Il y puise une belle inspiration lorsqu'une vague, après avoir longtemps porté et promené en ses flancs, dans l'étendue des mers, un Christ, le dépose doucement sur le rivage, et que le poëte lui demande d'où lui vient ce saint et mystérieux fardeau.

Ce que j'aime en lui par-dessus tout, c'est la pure et simple, mais invariable moralité de sa vie comme de ses vers. On dirait qu'il a conçu par intuition cette haute et suprême destinée de la poésie, qui est de pousser l'homme toujours et en tout vers l'amour du beau et du bien. Dans tous ses vers d'intérieur, que je pourrais nommer des chants d'atelier ou de chantier, qu'il adresse aux ouvriers ses camarades, et qui courent dans toutes les bouches, il n'en est pas un qui ne respire une bonne et franche direction morale. Il sent l'influence du poëte sur ces masses qui lui sont dévouées, et, tout jeune qu'il soit, il l'utilise pour le bien. Dans ceux que lui inspire un sentiment plus passionné, dont l'entraînement, à son âge et sous le ciel du pays qu'il habite, est vif et brûlant, il y a toujours un voile de

pudique blancheur et une suavité virginale qui ajoutent au charme poétique. Celle à qui il les adresse est une jeune orpheline, ouvrière vivant comme lui du labeur de ses mains, qui, la première, le soir, à l'issue des travaux, à la veillée de famille, écoute les poésies qui viennent d'éclore, leur donne le premier sourire ou le premier avertissement du cœur, et qui est au poëte, pour me servir de ses propres expressions, « un ange gardien, un doux conseil et une sainte « maîtresse. »

Je sais bien que pour moi, je voudrais trouver plus souvent répandu, infiltré, jusque dans les moindres fibres de son œuvre, cet épanchement suave et onctueux de l'ame, invisible, indicible, qui vient on ne sait comment, qui se communique à tout et à tous, qui amollit, qui attire et gagne l'ame des autres. Mais, pour en avoir fait jusqu'à ce jour un moindre usage, mon jeune poëte n'est pas dépourvu de cette faculté de sentiment. Et sans en relever les traits épars dans plusieurs de ses compositions, je donnerai en exemple son élégie à cette jeune femme, poëte, mais poëte qui se cache dans les oliviers, sous l'humble et dernier asile où la main du sort l'a jetée.

Poncy a un défaut : il fume. Qui lui jettera la pierre

aujourd'hui? D'ailleurs, la pipe n'a-t-elle pas sa place d'honneur dans la littérature contemporaine? Y a-t-il un poëte à flottante et vaporeuse inspiration, sans cet instrument donneur de fumée? Y a-t-il un bon et savant philosophe allemand, sans ce foyer auxiliaire de de la pensée, autour duquel viennent se grouper les disciples, les amis et la famille? Et qui voudrait de nos jours peindre allégoriquement la rêverie poétique, ne serait-il pas obligé de le faire sous la forme d'une pipe ? « Je ne puis composer sans fumer, m'écrit Poncy, le tabac est pour moi le berceau de la poésie. Quand ma pipe s'échauffe, ma tête aussi, et je deviens spiritualiste du moment que mes yeux suivent la fumée bleuâtre qui vole dans l'air. Quand je suis bien inspiré, chaque bouffée de tabac est un vers, et la fin de la pièce est au culot de la pipe. » Ces mots ont quelque chose d'étrange pour moi qui suis un profane, mais on m'assure qu'ils sont beaux. Il paraît que l'ange gardien qui lui donne ses conseils, n'est pas exempt de préjugés sur ce chapitre, et lui fait la guerre quelquefois. Cette pièce où, pour l'appaiser, il lui fait suivre dans l'air les images mobiles de la vapeur qu'elle veut proscrire, il lui montre et l'anneau de mariage et la couronne de fiancée et tout un avenir riant dans un nuage, est d'une originale et délicate facture. Il en

est de même de la méditation indécise et tant soit peu fantastique, qu'il adresse à la fumée de sa pipe.

Sans doute, dans tout cela, il est bien des choses qui appelleraient le grattoir et la sandaraque. Quelquefois je me prends à avoir peur pour lui. Je regrette des chutes peu heureuses, des rimes qui se ressentent du sol où elles sont nées, des allures juvéniles et inexpérimentées, quelques-unes de ces phrases ou de ces locutions, héritage public, que répudie sévèrement le bon écrivain.

Puis, quand je quitte les épreuves, que le volume m'arrive en son habit de départ et de fête, que je me mets à le lire, non plus en critique, mais en lecteur qui y cherche son plaisir, je trouve des beautés, j'admire, je n'ose plus louer mon jeune maçon, je me dis qu'il faut avoir de la modestie pour lui, et tout rassuré, donnant le dernier congé au livre, je m'écrie : il réussira !

Dans les villes d'Italie, me racontait un jour un de nos jeunes et populaires compositeurs, l'auteur de ces gracieux motifs qui ont pénétré partout, chantant le fil de la vierge et l'hirondelle du prisonnier (1), dans les villes d'Italie, dès qu'un talent s'est révélé, s'est acquis quelque distinction, ses concitoyens s'en glorifient ;

1) M. Scudo.

ils le revendiquent en honneur pour le berceau natal, et si son nom est prononcé quelque part, ils se hâtent de dire : « *È il nostro concittadino !* » Toulon, où est né Poncy, a montré qu'il y a encore dans nos cités méridionales de cette chaleur artistique. Pour aider le jeune maçon à donner au jour son œuvre poétique, en moins d'une semaine plus de quatre cents noms, sans distinction de rang, de fortune, ni d'opinions, se sont trouvés réunis. La cité a compris que parmi ses pauvres enfants, elle recélait une ame d'élite qui allait lui donner un poëte.

Je n'ai plus qu'un dernier conseil à inscrire. Si ce beau titre de poëte vous est confirmé par la voix de tous, Poncy, ne cessez pas d'être ouvrier-maçon. Songez que dans votre truelle est votre gagne-pain, votre repos, votre dignité d'esprit, et aussi votre véritable inspiration. Restez poëte du peuple, venu de lui et dévoué à lui. Mais surtout, évitez que ce préjugé vulgaire et malheureux ne se répande autour de vous : « la poésie lui fait négliger la besogne ; » car le travail se retirerait de vous. Soyez toujours un des bons ouvriers, un des ouvriers actifs, zélés, adroits, du pays ; et écrivez-moi souvent, comme cet hiver : « Nous avons beaucoup de toitures à faire ou à raccommoder en ce moment, et la poésie attendra que j'en aie fini avec le travail. »

ORTOLAN.

J'entends le bruit des cannes.
Le Rouleur marche à grands pas ;
La conduite générale
Ne l'entendez-vous pas ?

ou bien encore cette strophe :

Les arbres sont fleuris,
Le gazon en croissance ;
Les oiseaux réunis
Chantent et font leurs nids.

malgré l'imperfection de la forme, qui disparaîtra si l'on veut bien prendre ces paroles pour une mauvaise traduction d'une langue inconnue, il me semble qu'il y a là quelque chose de marqué au coin de la poésie.

Mais aujourd'hui que tout s'étend et se généralise, que la lecture et les journaux, s'infiltrant jusque dans les plus petites veines sociales, opèrent partout une sorte d'initiation littéraire au jour le jour, ces natures poétiques cachées dans le peuple commencent à se sentir. La forme qui leur paraissait jadis inabordable pour eux, qu'ils considéraient comme le privilége exclusif d'une autre classe, sentiment dont leurs Noëls, aux

deux langues diverses pour les anges et pour les bergers, ne sont qu'un naïf symbole, cette forme semble se mettre à leur portée. Elles s'y hasardent; elles s'y font jour. Quelques encouragements les enhardissent. Voilà comment nous voyons surgir tant de poésies de prolétaires.

Déjà les femmes les avaient précédés; et c'était le même phénomène : les deux réservoirs de poésie, laissant couler quelques filets de leur eau. Avec cette différence pour les femmes, qu'initiées à l'avance, sinon à la profondeur scientifique, du moins à la grâce et à la finesse du langage, elles n'ont eu qu'à prendre confiance en elles-mêmes : dès leur début, elles nous ont jeté des fleurs.

Au contraire, pour les ouvriers, voici ce qui est arrivé.

Gênés, emprisonnés dans la forme sous laquelle ils se risquaient, privés de leur mouvement et de leur allure native, ils s'y sont trouvés réduits à l'impuissance, et sont tombés plus d'une fois, il faut le reconnaître, de la poésie dans la médiocre versification; ou bien, pour s'initier à cette forme inconnue, ils ont recouru au calque : nos modèles les ont dominés, et ils sont tombés encore de l'originalité dans la copie.

Cependant, laissez passer ce qui n'est qu'inexpé-

rience, laissez choir ce qui n'a pas d'avenir : il ne s'agit pas de leur donner de l'orgueil, mais du courage. Laissez-leur, avec Montaigne, allonger, au besoin, une courte syllabe. Ne dussiez-vous rencontrer que quelques créations telles que la Jeune Fille abandonnée, de Lebreton ; la Petite Navette, de Magu ; l'Ange et l'Enfant, de Reboul, qui a tant d'autres beautés, n'auriez-vous pas de petits trésors ? Je ne parle pas d'Hégesippe Moreau, dont les lettres ont à regretter la mort prématurée, autant, peut-être, que celle d'André Chénier. Bon et faible jeune homme, né avec toutes les qualités de cœur qui rendent aimant et aimé, qui font la vie douce et pure, il se laissa dévier, entraîner dans des égarements qui n'étaient pas faits pour lui, et il s'est éteint dans un hôpital. Je supplie qu'on fasse disparaître du volume recueilli pour ainsi dire sur son lit de mort, quelques pages qui le salissent ; car sa place est marquée dans notre histoire littéraire.

Ce que j'aime encore dans cette apparition des poésies d'ouvriers, c'est le lieu d'où elles sont datées. Nous n'avons, nous autres, qu'un seul lieu, Paris, grand foyer absorbant où tout vient se jeter, grand

creuset où tout vient se fondre et qui ne donne que de l'alliage. La centralisation, qui fait notre unité et notre puissance dans l'ordre national, nous comprime et nous décolore dans la sphère des beaux-arts. Poésie, peinture, musique, notre territoire est bien vaste, tout cela vient s'étouffer sur un seul point, où quelques élus envahissent le peu de place qui existe, et où tous les autres meurent asphyxiés. Mais pour les ouvriers, qui sont inspirés là où ils vivent, et qui vivent là où ils travaillent, nous disons le poëte d'Agen, de Nimes, de Rouen, de Fontainebleau, de Toulon: c'est l'individualité artistique rendue à chaque cité, c'est la diffusion et le rayonnement littéraires sur tous les points du royaume.

Du reste, ne soyons pas injuste envers notre société. Si le feuilleton ou l'article politique ont jeté parfois à la poésie des ouvriers le dédain ou l'interdit, la société n'a pas fait de même. C'est une bonne fortune pour un recueil de vers, que de porter sur son titre : par un tel, menuisier, tisserand, boulanger, ouvrier-maçon; cela vaut un privilége du Roi, de l'ancien régime; et ceux qui sont venus les premiers en ont tiré profit. Combien de jeunes talents aujourd'hui qui font des vers, et combien qui, sans être de grands poëtes,

en font de bons ! surtout en la poésie de sentiment, la poésie intime, la dernière qui reste, la seule qui, dans les civilisations avancées, se développe au lieu de s'éteindre. Nous avons abondance de bons artisans de ce métier-là. Mais qui y donne attention, et pour un livre combien de lecteurs? Qu'il s'agisse de poëtes ouvriers, au contraire, les premiers d'entre nos littérateurs se font un plaisir de les introduire. C'est Lamartine, c'est Victor Hugo, c'est Alexandre Dumas qui donnent leur patronage aux hommes; ce sera madame Tastu ou madame Desbordes Valmore, pour les femmes. La publicité ne leur manquera pas, ni l'accueil du public, ni même, à quelques-uns, les encouragements du pouvoir.

III

Poncy n'est pas en tous points aussi heureux, puisqu'il n'a pour introducteur que moi; moi qui, pour une telle qualité, ne me reconnais d'autre titre que d'être né aux mêmes lieux et d'avoir le culte du même foyer que lui. Cependant, déjà les avant-coureurs de la renommée lui sont venus; déjà les ouvriers, au milieu desquels il travaille, l'ont proclamé leur poëte et ont mis en lui leur orgueil, les ouvriers si nombreux,

à l'esprit si vif et si ouvert, d'une grande ville maritime et méridionale. Déjà, dans sa petite chambre, immédiatement au-dessous du toit, il a vu monter des voyageurs inconnus, demandant l'ouvrier maçon; et, parmi eux, quelques-uns d'illustres, qui ne l'ont pas oublié et qu'il n'oubliera jamais (1).

Donnerai-je ici sa biographie? C'est un honneur qu'on prodigue beaucoup aujourd'hui. Poncy n'ignore pas qu'il faut le conquérir.

Que dire, d'ailleurs, d'un jeune homme qui n'a pas vingt et un ans encore, et qui, à moins que le hasard d'un tirage ou le succès de ce petit livre ne le sauve, peut, dans quelques mois, signer ses vers : PONCY, soldat, au lieu de les signer, comme aujourd'hui : PONCY, ouvrier maçon.

Pauvre enfant, venu à de pauvres parents, dans une année de désastre pour le midi, quand l'hiver et la neige de 1820 tuèrent les oliviers, espoir du pauvre comme du riche, mais espoir souvent si trompeur (2);

Jusqu'à neuf ans, la vie de la rue ou des champs; ou bien gardé, avec des enfants de son âge, en petit

(1) MM. de Tocqueville de Beaumont; M. Arago, etc.

(2) Louis Charles Poncy, né le 2 avril 1821, à Toulon.

troupeau, au prix de un franc par mois, pour chaque tête;

A neuf ans, la vie de travail qui commence. Manœuvre, au service des maçons;

Puis, quand approche cet événement qui transforme l'enfance et lui fait faire un pas dans la vie; cet événement qui ouvre l'ame aux émotions divines, et pour lequel la religion doit se préparer une place dans le cœur et dans l'esprit, au temps de la première communion, un essai d'apparition à l'école mutuelle, suivi d'un an et demi d'études chez les frères de la doctrine chrétienne; plus tard, quelques mois à l'école communale supérieure;

De là, revenu au plâtre, pour toujours:

Voilà toute l'histoire biographique de Poncy; toute sa part d'éducation et d'instruction.

S'il a eu, dans un excellent père, un bon maître en son métier de maçon, on voit qu'il n'en a eu aucun en celui de la poésie.

Je me trompe: dès ses premières années, et constamment depuis, il en a eu un, qui, chaque jour, le matin et le soir, à toute heure de liberté, sans fatigue, sans ennui, en saisissant son attention, en remuant

son ame, a cultivé sa pensée et fait grandir son instinct poétique :

Non pas un de ces maîtres impassibles, à visage inerte, ni un de ces maîtres impuissants, qui n'ont qu'un genre, hors duquel ils ne sont plus rien ; mais un maître qui s'anime, qui se colore, qui bouillonne au besoin, pour faire entrer profondément ses leçons dans l'esprit de son élève; un maître qui, gracieux ou sévère, simple ou majestueux, calme ou tourmenté, souriant ou furieux, vous apprend à passer tour à tour d'une émotion à une autre, vous initie à la variété, à la mobilité des formes et des couleurs, vous enseigne à la fois la puissance de l'image et de la mélodie; mais qui, surtout, élargit votre ame, vous la prend, et l'élève et la transporte jusque dans ses plus hautes régions.

Ce maître, ce grand maître de Poncy, c'est la mer.

Qui ne serait poëte au bord de la mer! La poésie, la véritable et grande poésie, ne vit et ne se meut que dans l'infini. Qui n'a perçu comme par tout son être cette grande sensation de l'infini, quand il s'est trouvé en face de la mer, et qu'il lui a livré son ame à absorber!

Cependant, cette idée de l'infini, dont nous éprou-

vons la puissante domination, où donc est-elle dans la mer ?

Est-elle dans son étendue? Son étendue, en effet, dépasse la puissance de notre regard, l'œil ne peut la saisir ; mais l'esprit se transporte aux plages où elle expire, et les cartes géographiques en montrent les limites. Ce cercle qui se perd au loin, c'est la fin de notre horizon et non l'infini de l'espace. La mer Méditerranée n'est qu'un lac entre trois continents.

Cette idée de l'infini, où donc est-elle dans la mer ?

Est-elle dans sa profondeur ? Mais le navigateur jette la sonde, file des brasses et trouve le fond. Le physicien mesure le diamètre du globe, et la profondeur de l'Océan n'est qu'une égratignure, qu'une cavité à l'épiderme.

Où donc est l'idée de l'infini dans la mer?

Un soir, nous côtoyions ses rivages, suivant les sinuosités d'un petit golfe méridional, pour arriver à un village qui semblait fuir devant nous. L'obscurité était profonde, la nuit avancée, nos chevaux et nous rendus de fatigue ; notre guide, à pied, ne suivait plus qu'en traîneur. Depuis le matin nous étions en route. Un torrent débordé, un pont rompu, comme il arrive si souvent dans ces pays, nous avait déviés. Il avait fallu prendre un chemin de loup, gravir et redescendre,

en soutenant pas à pas nos chevaux, des montagnes de pins, rayons expirants des chaînes alpiques, qui nous avaient enfin, au milieu de la nuit, versés sur les bords de la mer. Nous marchions plongés dans ce mutisme, dans cette absorption que produisent la lassitude et la résignation après une longue attente : comme retirés chacun en dedans de nous-mêmes. Mon fils, enfant que je portais en croupe, s'endormait sur mes épaules, et comme je sentais à tout moment, sous l'empire du sommeil, ses petites mains lâcher prise et sa tête glisser en arrière, je l'avais, avec un foulard, attaché autour de ma taille. Aucun bruit ne venait de la terre, pas même celui du pas des chevaux, dont le pied s'enfonçait doucement dans le sable. Mais de la haute mer jusque sur la rive, toujours, par intervalles réguliers, solennels, s'élevait, se renforçait, se brisait, un son plein et majestueux, qui battait comme une mesure éternelle à la vie du monde, sur notre passage d'un instant.

La voilà! m'écriai-je, voilà l'idée de l'infini, l'idée de l'éternité! Elle n'est pas dans l'espace, elle est dans le bruit de la mer, dont le flot toujours renouvelé frappe sans cesse le rivage! Chaque mugissement de la vague marque la mort d'un homme; et la vague mugit la nuit comme le jour, maintenant que nous passons près d'elle, et dans une heure quand nous n'y serons

plus ; sur les plages désertes comme sur les rives fréquentées. Depuis quand? jusques à quand? Réponse perdue dans l'immensité !

Il y a trois choses, voyez-vous, chez nous, dans le midi, qui, à elles seules, feraient un poëte; et ce sont elles qui ont fait Poncy. Trois choses mariées ensemble : la mer, le vent, le soleil.

La mer, que le vent quelquefois caresse amoureusement, promenant sur son sein un frémissement de plaisir, un mouvement de vie et des courants de fraîcheur voluptueuse; que d'autres fois, comme un jaloux furieux, il saisit, il étreint jusque dans ses profondeurs, il soulève et brise violemment contre les rochers; ou bien qu'il abandonne comme un infidèle, dans son lit de sable, morte, immobile, grande surface inanimée.

Le soleil, qui réserve pour la mer tous ses feux, tous ses diamants, tous ses ruisseaux d'or, de perles, d'émeraudes et de pierres aux mille couleurs, qui les lui verse en longs reflets, qui la poursuit dans chacune de ses vagues, et, sous le brûlant de ses baisers, l'attiédit, l'attire à lui, l'élève, l'entraîne en vapeur; puis, qui, dans un jour de caprice, se retirant d'elle der-

rière d'épais nuages, la laisse froide et noire, elle naguère si tiède et si resplendissante.

Ces trois choses ont fait Poncy poëte.

Quel monde de pensées, de sentiments, d'images, de symboles; quel monde d'événements n'y a-t-il pas, pour une ame rêveuse, dans la moindre des parcelles de tout ce qui se rattache à ces grandes choses : un débris de liége dans la mer, une feuille dans le vent, une traînée d'atomes dans un rayon de soleil.

Qu'avez-vous vu, Poncy, dans ces parcelles infimes, quand vous vous êtes laissé prendre à elles, et que vous êtes resté debout, sur le port, une heure entière à les considérer?

Ce liége que la même vague porte et remporte dans une oscillation incessante, et qui a tant de mal à prendre terre : est-ce un vaisseau de haut bord luttant contre l'orage près de la côte? Est-ce la dernière missive, le dernier signal d'existence que le naufragé, en sombrant, a confié à la mer, et que la mer, en messager fidèle, veut rendre au monde habité? Est-ce le désir humain, sans cesse attiré et sans cesse repoussé? Cette feuille que pousse et ballotte le vent : est-ce l'espoir, est-ce l'amour, est-ce la promesse, est-ce la vie de l'homme : quatre jouets d'un souffle? Est-ce une ame coupable que l'esprit de justice chasse dans le

MARINES.

Dessiné au Panorama du Palais

par Lelluire

A M. DURAND,

Poète — Menuisier à Fontainebleau.

I

Toi que l'aspect des monts et des forêts inspire,
Toi qui sais manier la varlope et la lyre
De main de maître, et qui fais jaillir à la fois
Des rubans volutés et des vers sous tes doigts ;
Soldat et troubadour, dont le noble génie
Des bois en langue humaine a traduit l'harmonie,
Permets-moi d'ajouter un modeste fleuron
A l'auréole d'or qui décore ton front.

Je suis enfant du peuple : à ma dixième année,
Tout chétif, je suais le pain de ma journée ;
Et l'on m'a vu depuis, truelle et lyre en main,
M'avancer hardiment dans le rude chemin
De la vie, où, malgré mes heures de souffrance,
Une voix inconnue a bercé mon enfance.

C'est, peut-être, la voix, aux ineffables chants,
Dont l'accord autrefois t'égarait dans les champs ;
C'est l'instrument qui vient, à l'aube de la vie,
Doucement épeler l'alphabet du génie ;
C'est le souffle divin qui révèle à nos cœurs
L'éloquence des vents, des ondes et des fleurs.
Aujourd'hui, cette lyre à ton gré s'harmonise :
Tu lui fais célébrer la virginale brise,
Les montagnes, les vents, tes amours, tes exploits,
Et l'ouragan fougueux qui fracasse tes bois.

Oh ! que tu fus heureux, et combien je t'envie

L'honneur d'avoir versé ton sang pour la patrie;
L'honneur d'avoir marché dans ces terribles rangs,
Qui traversaient l'Europe et brisaient les tyrans !
Sur mon humble chevet, que le sommeil déserte,
La chaîne de sommets par la neige couverte,
Les lacs glacés, craquant sous le faix des canons,
Les bombes ébranlant les hautes régions,
Ont souvent embrasé ma tête de jeune homme.
Du Titan des combats le colossal fantôme
S'est dressé devant moi de toute sa hauteur.
Je l'ai vu, déployant sa magique splendeur,
S'indigner du repos où s'énerve la France,
Quand nos pères trahis nous demandent vengeance !
Je voudrais m'élancer dans les plaines du Nord,
Arracher la Pologne aux serres de la mort ;
Etreindre, anéantir l'aigle de Germanie
Que le nôtre, cent fois, fit râler d'agonie ;
Je voudrais voir, armé de la destruction,
Un peuple de soldats submerger Albion,
Et broyer sous le fer cette hydre, aux quatre têtes,

Que Paris applaudit par des hymnes de fêtes !

Ainsi tout ce que j'ai de bouillonnant au cœur
En des rêves de feu consume sa chaleur ;
Ainsi, capricieuse, ardente souveraine,
La pensée, en son vol me secoue et m'entraîne.

II

Ami, la pauvreté, large Océan de fiel
Où nous sommes voués à l'ancrage éternel,
Caresse bien souvent notre nef endormie ;
Accueillons-la toujours comme une vieille amie :
Peut-être le fardeau de la pompe et de l'or
De notre aile légère étoufferait l'essor.
Charmer l'humanité par des accents célestes,
Verser des chants d'espoir aux jours les plus funestes,
C'est un noble plaisir ! Mais sachons qu'ici bas,
Pour être utile à tous, Dieu nous donna des bras.

Voici le soir : c'est l'heure où, seul, tu te recueilles ;
Tu vois l'astre-roi fuir dans des langes de feuilles ;
Moi, je le vois sombrer dans le rouge horizon
Où des pêcheurs tardifs résonne l'aviron.

La lune taciturne à l'orient se lève :
Ses regards argentés illuminent la grève,
Et son front de cristal s'évente avec les flots.
L'orgue des mers redit le chant des matelots.
Sur ces rochers aigus, que la vague flagelle,
Songe que je te garde un souvenir fidèle ;
En retour, donne-moi le doux lot de bonheur
D'une place d'ami dans ton généreux cœur.

Astre des ouvriers qu'aucune ombre ne voile,
Ton amitié fera ressortir mon étoile.
Je veux m'épanouir à tes brûlants rayons.
Tu rendras leur jeunesse à mes illusions :
Et les chants qu'en mon sein un doute affreux enchaîne
Prendront leur vol, éclos sous ta suave haleine.

Poëte, nous avons bien des déceptions
Qu'il faut fouler aux pieds. Lorsque nous nous frayons
Des sentiers inconnus aux profanes du monde,
Notre voie épineuse en douleurs est féconde.
C'est aux extrémités de ces rudes sentiers
Que la gloire a placé ses plus nobles lauriers.

Pour parvenir sans chute au terme du voyage,
Qu'à longs flots l'amitié nous verse le courage.
Pour espérer en Dieu pendant nos jours amers,
A toi le luth des bois, à moi celui des mers !
Ainsi que tes forêts, aux verdoyantes cimes,
La mer a ses beautés et ses horreurs sublimes;
Mais, pour elle, ma tâche est encore à remplir :
Puissé-je, comme toi, dignement l'accomplir !

RÉPONSE DE DURAND.

Oui, les vents sont pour toi des messagers fidèles :
A ta missive ardente ils ont prêté leurs ailes,
Poncy, noble artisan. La lettre et les beaux vers
Que tu m'as adressés du bord des flots amers,
Trompant le noir esprit qui préside aux orages,
Un soir sont arrivés, joyeux, sous mes ombrages.
Te peindre mon bonheur sont des soins superflus.
Ainsi mon cœur, en toi, trouve un ami de plus.
Un ami ! Dans ce siècle où l'intérêt nous ronge,
Où tout sentiment pur est taxé de mensonge,

Où l'on érige en Dieu le veau d'or positif,
Dont le culte est moderne et surtout lucratif,
Un ami n'est souvent qu'un titre de parade
Que prend, quitte et reprend le moindre camarade,
Pour se donner un air de relief seulement.
Nous, nous devons agir et penser autrement.
Ainsi donc, pour répondre à ton amitié sainte,
Je vais t'ouvrir mon ame et te parler sans feinte,
Comme nous causerions ensemble, sans apprêt,
Moi sur ton port, et toi sous ma verte forêt.

Oui, pour suivre le cours de cette vie amère,
Comme toi je naquis d'une indigente mère.
Triste présage, ainsi qu'un infaillible sceau,
Des haillons, une lyre ont paré mon berceau.
L'hymne déjà perçait dans notre cri d'enfance.
Et lorsqu'enfin, soumis à l'occulte puissance
Qui fait ce qu'elle veut des organes mortels,
Tout poëte sublime eut chez nous des autels,
C'est encor ce démon, ce même esprit nocturne,

Qui, parfois jovial, mais souvent taciturne,
De la félicité nous ferma le chemin
Tant qu'il ne nous vit pas une lyre à la main.

Que cet instinct nous vînt du ciel ou de l'abîme,
Et que notre ame, un jour, fût élue ou victime,
Qu'importe ! Le poëte avait-il à choisir ?
De son ame de feu peut-il se dessaisir ?
Il n'est qu'un instrument qu'un souffle divin touche,
Et les plus doux accords s'échappent de sa bouche.
Le plus humble artisan, l'homme aux brillants emplois,
S'ils sont poëtes-nés suivent les mêmes lois.
Pour nous, mon cher confrère, à qui le ciel ne livre
Que l'éternel espoir de travailler pour vivre,
Devons-nous, pour cela, désirer d'autres sorts ?
Nous serons plus heureux lorsque nous serons morts.
Je le crois, car enfin, enfants de la nature,
Tous deux nous en suivons la règle sainte et pure.
Un soin matériel, une moitié du jour,
Tient notre ame enchaînée au terrestre séjour.

Mais, le soir, à l'aspect d'un million d'étoiles,
Au tableau ravissant de l'univers sous voiles,
Prompte à se dégager des vêtements humains,
Elle part, elle vole aux célestes chemins.
Mille rêves lui font un sort digne d'envie :
Nul bien n'est comparable aux trésors de la vie !
Mais cet heureux destin change du blanc au noir
Quand il faut revenir à l'indigent manoir.
Riche ou pauvre, après tout, le poëte est sublime,
Doux, fier et véhément ! Car le feu qui l'anime,
Vient du même foyer que cette grande voix
Qui gronde sur tes flots et gémit sous mes bois.

Ainsi donc, pour braver la fortune cruelle
Dont l'inflexible arrêt t'enchaîne à la truelle,
Cher Poncy, chante, rime et pense comme moi.
Fais lui voir que le rang qu'elle a choisi pour toi
Ne saurait s'opposer à la grandeur future
De qui tient son brevet des mains de la nature.
Toi, l'inspiration t'appelle sur les flots :

Chante l'humide azur si cher aux matelots ;
L'insatiable mer, élément poétique,
Qui bondit aux accords de son bruyant cantique ;
Monstre qui, dans son sein dont le voile est si beau,
Tient d'un monde englouti le cadavre au tombeau :
Propice seulement aux forbans d'Angleterre,
Et qui menace encor de dévorer la terre.

Moi, que le sort jeta loin d'un pareil tableau,
Enfant de la forêt qui ceint Fontainebleau,
Ai-je dû faire mieux que chanter la verdure ?
Si tu savais combien ma joie est vive et pure
Quand, après ma journée, une heure ou deux, le soir,
Sous ma belle forêt je puis aller m'asseoir !
Oh ! si tu le voyais cet océan d'ombrages,
Avec ses noirs sapins, ses lacs, ses fleurs sauvages,
Ses vieux chênes, ses rocs par la mousse couverts,
Tu ne pourrais, Poncy, leur refuser des vers !

Suivant la mission que Dieu nous a donnée,

Accomplissons tous deux notre humble destinée.
La tienne, en relevant nos maisons en débris ;
La mienne, en les ornant de parquets, de lambris :
En conservant surtout, sous la vulgaire écorce,
Un cœur que la vertu fait bondir avec force,
Et fidèle toujours à cet art gracieux
Qui fait d'un barde obscur un être aimé des cieux.
Puis viennent, pour complaire une lâche vengeance,
Les tristes résultats qui suivent l'indigence :
Les dédains, l'abandon et mille sots discours!
De nos modestes chants nous poursuivrons le cours,
Sans haine, sans envie, et sans pensée-arrière :
Trop heureux de mêler, dans notre humble carrière,
Aux chagrins d'ici-bas les voluptés du ciel.
Hélas! il est beaucoup d'absinthe et peu de miel.
Mais ce que notre muse a pu croire impossible,
Ce qui, dans nos chagrins, nous est le plus sensible :
C'est de voir qu'un faux zèle a fait nos détracteurs
Ceux qu'un devoir sacré rendait nos protecteurs.

A TOULON.

Salut à toi, Toulon, qui grandis à chaque heure!
Salut à mon pays qu'un vent prospère effleure!
L'or, déserteur des bords qu'oppriment les frimas,
Pleut avec tes produits sur tes terres fécondes,
Et ta mère, la mer, t'apporte sur ses ondes
Les trésors de tous les climats.

Un voile ténébreux pèse sur ta naissance;
Et l'infatigable science
N'a pu le soulever, malgré son long effort.

Lorsque sa mâle voix interroge nos rives,
Le doute répond seul. Ces vivantes archives
Sont muettes comme la mort.

C'est que nul ne connaît le destin des royaumes.
C'est que l'humble chalet, où vivent quelques hommes,
D'un opulent rivage est souvent le berceau;
Tandis que des cités solidement bâties
Ne laissent pas, aux bords qui les ont englouties,
Assez de leurs débris pour construire un hameau.

De ton riche avenir reculant la limite,
Tu relèves ton faîte; et ta splendeur imite
La splendeur du séjour des rois.
Tes quais, dont l'eau jadis occupait la surface,
Pour les mille vaisseaux qui t'y demandent place
Deviennent déjà trop étroits.

Échelonnant tes bords de solides jetées,
Tu domptes le courroux des vagues irritées.

Tu fais surgir des ports marchands
Sur de fangeux marais que les flots venaient mordre;
Et tes mille ouvriers transforment, à ton ordre,
Les champs en mer, les mers en champs.

De splendides bazars naissent. Dans chaque rue
La foule d'étrangers afflue.
Le bruit des ateliers aux marches des tambours
Se mêle. Tu bâtis, tu t'embellis, tu forges.
Et dans tes environs, tous les jours, tu regorges
Des habitants qui vont agrandir tes faubourgs.

Tes vapeurs * sont chargés des enfants de l'Alsace
Que, de leur sol ingrat, la misère au loin chasse.
Pauvres oiseaux, qui vont, loin de leurs nids natals,
Demander, pour leur vie, aux plaines africaines
Le pain que leurs sillons refusent à leurs peines;
Et, peut-être, servir de pâture aux chacals.

* Les bateaux à vapeur.

Oh! que j'aime, Toulon, ta rade et tes collines!
Tes pavillons flottants au bout des brigantines
Comme autant d'arcs-en-ciel; tes vastes arsenaux;
Ton escadre; et tes forts, géantes sentinelles,
Qui, pour te protéger, font luire, pour prunelles,
Le bronze des canons dans l'œil noir des créneaux!

J'aime, quand le soleil pénètre dans tes ondes,
A suivre de leurs flots les courses vagabondes.
J'aime à les voir, mourir, en murmurant, au bord,
Où, parmi les rochers qui pavent les rivages,
On dirait que la lune, en perçant les nuages,
Fait pleuvoir des étoiles d'or.

Sur le groupe de toits qui dans ton sein fourmille,
J'aime à chercher celui qu'habite ma famille.
Là.... j'aime à caresser un tendre souvenir:
Un souvenir d'amour, que mon ame recèle
Comme une jeune fleur aussi pure que frêle
Et qu'un souffle pourrait ternir!

Mais je chéris surtout, ô ma cité natale,
Les parfums que ta mer exhale;
Les obus, les boulets entassés dans tes parcs;
Ta tête de maisons, dans nos monts encadrée;
Ta robe de flots bleus, de navires tigrée;
Et ton écharpe de remparts.

A M. ARAGO.

Marine

I

L'heure où le pavillon quitte la brigantine,
Hâte le retour du pêcheur
Dont l'aviron tardif fend la vague marine.
La nuit ramène la fraîcheur.
D'un sombre violet l'horizon se colore.
C'est le crépuscule du soir,
Que chassera bientôt la nuit, plus sombre encore,
En déployant son crêpe noir.

Les sonores marteaux qui, toute la journée,
Retentissent dans l'arsenal,
Se taisent tour à tour; et la barque enchaînée
Dort paisible au bord du canal.
Dans les champs, sur les mers, tout dort; et le silence,
Sous les ténébreuses forêts,
Et sur les flots vermeils, que la brise balance
En soupirant ses doux secrets,
Répand ce pur sommeil, dont les ailes tranquilles
Semblent assoupir l'univers.
On entend expirer le tumulte des villes:
Et moi, je soupire des vers.

II

Arago! quand ton nom, dans mon humble famille,
Vint soudain rajeunir notre espoir d'autrefois,
Espoir né sous le feu de notre ciel qui brille,
Au brisant de la vague, au murmure des bois:
Oh! que n'as-tu pu voir ma bonne et tendre mère,

Sa joie et ses transports, sa petite fierté,
Lorsqu'elle demandait, en embrassant mon père :
— « C'est donc beaucoup, un député ! »

Et ma petite sœur qui, loin de sa poupée,
En nous regardant tous, et sans savoir pourquoi,
Pleurait sur mes genoux, triste et préoccupée,
Et demandait souvent si j'avais vu le roi.
— « Oui, le roi du progrès ! » — et sa bouche, où l'enfance
Répand un coloris d'incarnat pur et frais,
Bégayait aussitôt, en guise de romance :
— « Arago, le roi du progrès ! »

Et nous nous embrassions comme en un jour de fête.
Et mes pauvres amis disaient, le lendemain :
« Combien tu dois sentir ton ame satisfaite !
« Que tu dus tressaillir quand il serra ta main !
« Va, nous t'envions tous l'ami que Dieu t'envoie.
« Quand tu parlas d'espoir, qu'est-ce qu'il répondit? »
Et je leur répétais, sans fatiguer leur joie,

Cent fois, ce que tu m'avais dit.

III

Oh ! quand vingt mille voix ébranlaient les colonnes
Du grand théâtre marseillais,
Par ce chant, qui, jadis foudroya les couronnes,
Sans doute que tu tressaillais !
Car ces vingt mille voix, mâles et cadencées,
Et brûlantes de puberté,
Chantaient le but sublime où tendent tes pensées :
Le règne de la liberté.

Ce beau nom, qu'ont souillé tant de voix mercenaires,
Fait encor trembler les tyrans,
Quand il sert de tocsin aux élans populaires.
Nos frères du Nord, expirants,
Fatiguent les échos des monts de Sibérie
Sous ce cri toujours répété;
Et le hideux Cosaque, en foulant leur patrie,

N'entend partout que, Liberté !

IV

On m'a dit qu'un matin, une svelte nacelle,
Sur les flots, balancés par les baisers des vents,
Porta, loin de nos murs, dans son vol d'hirondelle,
Le plus auguste des savants ;

Et que Saint-Mandrier, dont la blanche façade,
Découpant ses contours sur le cap gris et noir,
Se regarde toujours dans les flots de la rade
En souriant à son miroir,

Fut visité par toi. Mais sur notre rivage
Pourquoi donc, Arago, faire un si court séjour ?
Tu n'as point vu ces rocs, dont la chaîne sauvage
Borde l'est de la *Grosse-Tour*.

Tout est sauvage en eux : jusqu'à la poésie
Qui parle constamment dans leurs creux souterrains ;

Jusques aux flots, rôdant sur leur base noircie,
Comme d'éternels pèlerins.

Là, parfois, lorsque l'œil s'égare avec délice
Dans l'horizon lointain, il voit fuir sur les eaux
Un vaisseau, déferlant, à la brise propice
Qui vient l'arracher au repos.

Tu n'as pu contempler, dressant son front rebelle,
Notre haute falaise, au verdâtre penchant,
Projetant, chaque soir, une noire dentelle
Sur le fond pourpré du couchant.

Un jour le *Romulus*, d'héroïque mémoire,
Ebranla ces rochers du bruit de ses canons,
Que l'écho répéta, comme un hymne de gloire,
Dans les entrailles de nos monts.

Ce bruit y roule encore... et, sur la place d'armes,
Oublieuses des morts, ivres de vains succès,

Nos femmes, accourant, ont paré de leurs charmes,
Un bal ouvert pour les Anglais !

Hâtons-nous d'éloigner une aussi triste image.
N'as-tu pas écouté la douce et faible voix
Des mousses, voltigeant de cordage en cordage,
Comme les oiseaux dans les bois?

Ces futurs défenseurs de notre belle France
Ont mille fois rêvé le cri du branle-bas ;
Et leurs cœurs, enflammés d'une jeune vaillance,
N'attendent plus que les combats.

Les murs du lazaret, qui, dans ta promenade,
Fixèrent tes regards errants dans l'occident,
Ne t'ont-ils pas semblé, vus des bords de la rade,
Deux rides sur un front géant ?

Et quand le roi du jour se pencha sur les cimes,
Nos vaisseaux, dont les fils ont vu tant de climats,

Vieux minarets mouvants des déserts maritimes,
Qui pour aiguilles ont des mâts,

Dessinant leur profil sur nos vertes collines,
Dont les maisons sans nombre ont tacheté les flancs,
Ne t'ont-ils pas offert de sublimes marines
Au fond de paysages riants?

V

Tu n'as fait que passer dans ma ville natale;
Mais tu rendis l'espoir à l'ame du maçon,
Et ton cœur a gardé, dans la cité royale,
Un doux souvenir de Toulon.

Le tien, pendant longtemps, charmera les soirées
Où nous nous délassons de nos travaux du jour;
Même dans ces labeurs où nos mains sont livrées,
Nous te garderons notre amour.

Arago, sois béni ! ma lyre prolétaire
N'a prononcé ton nom qu'avec un saint respect.
Un regret m'est resté, c'est que mon pauvre père
N'ait pu jouir de ton aspect.

Sur la mer qui la bat, soutiens notre patrie !
Arche sainte, bientôt tu te reposeras :
Et qu'au sein des lauriers, la douce poésie
Soit pour toi les monts Ararats !

A LA MER.

Marine.

Toi dont mes pieds d'enfant ont foulé les rivages,
Majestueuse mer, que j'aime à contempler
Dans tes jours de fureur : quand on voit se troubler
Ton front de six mille ans, ridé par tant d'orages ;
Alors que tes rochers, par les siècles noircis,
Déroulent aux regards ces sauvages sculptures
Dont l'écume des flots vient blanchir les fissures,
En rugissant sous leurs débris !

Toi qu'on voit, au repos, si limpide et si belle :

Lorsque tu n'offres plus qu'un grand miroir d'azur,
Qui, dans tes profondeurs, réfléchit le ciel pur
Et les mille flambeaux dont sa voûte étincelle :
Lorsqu'aux premiers baisers des flots capricieux,
Nos fragiles esquifs, avec leur blanches voiles,
Se promènent, le soir, aux clartés des étoiles,
Comme des cygnes gracieux !

Tu n'as pas, vaste mer, pour orner tes rivages,
Ces arbres vigoureux, ces élégants rideaux
De verdure et de fleurs, qui, penchés sur les eaux,
Y versent leurs parfums et les couvrent d'ombrages ;
Mais tes mâles rochers que frappe ton courroux,
Dessinant sur ton sein leurs longues silhouettes,
Au coucher du soleil semblent courber leurs têtes,
Comme des moines à genoux.

Lorsque je parcourais le plus riche des âges,
Et qu'un instinct d'amour m'entraînait, chaque soir,
Sur tes bords bien aimés où je venais m'asseoir,

J'admirais ton azur, tes grandioses plages :
Et maintenant encor, en quittant mon travail,
Je viens faire, parfois, au milieu de tes lames,
De mon corps un esquif, de mes deux bras des rames,
Et de mes pieds un gouvernail.

Qu'on est fier de dompter les filles des tempêtes,
Ces vagues, au front blanc, que l'on voit s'affaisser,
Ouvrir un vaste abîme, et puis se redresser,
Et, du pied des rochers s'élançant sur leurs têtes,
D'écume et de granit couvrir leurs larges flancs ;
Puis, soudain, reculant à l'aspect de la terre,
Choquer leurs fières sœurs qui venaient, en colère,
Briser leurs longs jets écumants !

Qu'il est doux au nageur de s'asseoir sur la grève,
Au sortir de la mer ! Il sent un froid léger
Agiter tout son corps d'un frisson passager.
Là, sa témérité ne semble plus qu'un rêve.
Il ne peut concevoir, si frêle et si petit,

Comment il a bravé tant de vagues géantes ;
Et comment, en passant sur leurs gueules béantes,
Elles ne l'ont pas englouti.

Si l'on voit sur tes bords ces imposantes scènes,
Ces sublimes tableaux de calme et de fureur,
Ne sont-ils pas plus beaux ceux qu'au navigateur
Doivent toujours offrir tes régions lointaines ?
Souvent, quand je voyais s'éloigner un vaisseau,
Dont la proue écumait en glissant sur les ondes,
Monté par ceux qui vont, cinglant vers d'autres mondes,
Chercher la gloire ou le tombeau,

Mes songes de bonheur s'envolaient sur sa trace ;
Et je lui confiais mille touchants adieux
Pour les belles cités que les marins joyeux
Auraient à saluer dans les champs de l'espace.
Et lorsqu'à l'horizon, dans la brume du soir,
Le vaisseau s'effaçait comme une ombre légère,

Je m'asseyais, pensif, sur le roc solitaire,
Et je murmurais, au revoir !

Combien la mer est belle à l'heure où le silence,
Fidèle ami des nuits, se pose sur son sein !
Qu'on se plaît à la voir, lorsque, dans le lointain,
L'esquif de deux amants sur les flots se balance !
Ou que, sur ses filets, sous le chaume tressés,
Quelque pauvre pêcheur, dans sa nacelle veille,
Pieds nus, le bonnet rouge incliné sur l'oreille,
Et les pantalons retroussés !

Mais quand les ouragans, pendant une nuit sombre,
Déchaînent leurs fureurs sur les livides flots :
Lorsqu'on entend, au loin, les cris des matelots
Proclamer le péril du navire qui sombre,
Et d'un bateau sauveur implorer le secours ;
Quand le canon d'alarme envoie un dernier râle,
Comme un lugubre adieu jeté dans la rafale
En disparaissant pour toujours,

Alors le spectateur s'éloignant de la rive
Semble dire à la mer : Adieu gouffre assassin !
Il fuit épouvanté. Mais si le lendemain ,
Il revient sur tes bords, où la vague n'arrive
Qu'en caressant ses pieds comme un tigre dompté ,
Promenant ses regards sur tes tranquilles plages
Il voit , perfide mer , flotter vers tes rivages
Quelque cadavre ensanglanté.

LE SOIR.

Rêverie

Quand l'angle que les cieux forment avec les ondes,
Par l'effet de la nuit semble être rétréci :
Quand le père du jour cingle vers d'autres mondes,
Et franchit lentement l'horizon obscurci :

Lorsque ses longs adieux, sur les cimes chenues,
Bien que déjà la nuit règne dans les vallons,
Jettent des flots de pourpre, et rougissent les nues
Qui flottent dans les airs au gré des aquilons :

Lorsqu'au loin, sur les mers, le vague bruit des rames
Roule et fuit tristement comme un chant du cercueil :
Lorsqu'on écoute, seul, le cri des blanches lames
Qui se heurtent ensemble, et brisent sur l'écueil :

Quand l'univers entier s'endort dans les ténèbres;
Qu'on entend dans les monts les fleuves murmurer;
Qu'on écoute, rêveur, les longs hymnes funèbres
Qu'au rameau des forêts les vents font soupirer :

Lorsqu'enfin dans le val, parsemé de chaumières,
On regarde, et qu'on voit passer et repasser
Des paysans tardifs les tremblantes lumières,
Errer dans les sentiers, sous les toits s'effacer :

Oh! n'avez-vous jamais, à cette heure suprême,
Marché silencieux près d'un ange qu'on aime;
Contemplé dans ses traits les vertus de son cœur;
Ravi dans un baiser son ame enthousiaste,

Et lu dans ses regards, pleins d'une flamme chaste,
Tout un avenir de bonheur?

Ou bien, sur quelque mont couronné de nuées,
Où les foudres du ciel cent fois se sont ruées,
N'avez-vous jamais, seul, et le monde à vos pieds,
Scruté l'orageux cours de cette pauvre vie,
Où l'on voit constamment sous le pied de l'envie
Les plus beaux fronts humiliés?

N'avez-vous pas songé que, dans ces vastes plaines,
Sous ces milliers de toits, souvent de tristes scènes,
Quand, gorgé du festin, le riche est endormi,
Troublaient des nuits d'hiver les heures si tranquilles?
N'avez-vous pas songé que, dans les grandes villes,
Vous n'aviez pas un seul ami?

Et quand votre pensée est rentrée en vous-même,
N'avez-vous pas lancé quelque horrible anathème
Contre ce monde, où tout n'est que tristesse et fiel?

Puis, quand vos pas errants se sont perdus dans l'ombre,
N'avez-vous pas senti, comme la brume sombre,
Vos soupirs s'élever au ciel?

LE GÉNIE DES FLOTS.

Fragment.

Qui pourrait résister à ta voix souveraine,
Génie ! et qui pourrait à ton chant de sirène
Dérober l'esquif de ses jours,
Quand tu parles ainsi dans l'ame du poëte,
Et que tu lui promets l'influence secrète
Qui le fait vivre pour toujours ?

Tu nous fais entrevoir la plus riche existence ;
Puis, une fois parti, noir coursier de souffrance,
Comme un rouge volcan qui bout,

Des laves de la mort tu recèles la source,
Hélas ! et sur quel point qu'aboutisse ta course,
Toujours un abîme est au bout.

Mais, puisque de tes coups l'homme se glorifie,
Génie ! en avant donc, et je me sacrifie
Aux lois des destins ennemis :
Afin que je sois grand, que tu m'immortalises,
Que mon nom me survive, et que tu réalises
Tous les biens que tu m'as promis !

Et, nouveau Mazeppa, sur la fatale croupe
Déjà nous franchissions les mers. L'humide troupe
Des vagues regardait notre rapide groupe
Dépasser l'horizon.
Et leur blanche toison
S'agitait pour nous suivre. Et bien loin, en arrière,
Nous les laissions toujours, dans l'immense carrière
Où nos pas soulevaient, en guise de poussière,
L'écume de leurs fronts.

Leurs nombreux escadrons
Ne semblèrent bientôt qu'une large surface :
Et nous disparaissions dans les champs de l'espace,
Pareils à la vapeur qui dans les cieux s'efface.
Des colosses ailés,
Sur les flots dentelés
Passaient auprès de nous, comme de hauts fantômes ;
Puis, dans l'éloignement, on eût dit des atomes ;
Et j'entendais la voix des mystérieux gnomes,
Dans les creux des rochers,
Effroi des vieux nochers ;
Et soudain je voyais surgir de l'onde amère
Les mille dieux marins de Virgile et d'Homère,
Animant l'océan de leur propre colère ;
Et ces dieux irrités
Nous criaient : « Arrêtez !

« Arrêtez ! c'est ici notre éternel empire ;
« Ici des vains mortels l'ambition expire ;
« Ici deux sont venus, en traits de flamme inscrire

« Sur les flots en courroux :

« Aucun autre après nous ! »

LA COURONNE D'ÉPINE DU POETE.

Pourquoi me brûles-tu, ma couronne d'épine?
Depuis le jour fatal où tu ceignis mon front,
Où le feu du génie embrasa ma poitrine
Comme l'astre du jour qui brille à l'horizon,
Sais-tu que les beaux jours ont déserté ma vie;
Qu'une langueur secrète a désolé mon cœur,
Et que ce cœur blessé, mais plein de poésie,
Demande un baume à sa douleur!

Pourquoi me brûles-tu, ma couronne d'épine?

Du Tasse et du Camoëns dois-je subir le sort?
Des rides sur mon front la trace se dessine;
M'as-tu donc épuisé dans mon premier effort!...
Veux-tu donc condamner le jeune enthousiaste
A s'éteindre, impuissant, sous un soleil glacé,
A languir sous l'éclat d'une étoile néfaste,
A mourir pauvre et délaissé!

Pourquoi me brûles-tu, ma couronne d'épine?...
Et, soudain, j'entendis, à ce troisième appel,
Le génie élever sa voix forte et divine,
Et jeter sur mon sort cet oracle du ciel :
« Du Dieu qui la ceignit l'éclatante victoire,
« Du Tasse et du Camoëns les destins rigoureux,
« Ont placé sur leur front l'auréole de gloire;
« Souffre, et tu brilleras comme eux! »

Brûle-moi, brûle-moi, ma couronne d'épine!
Brûle-moi, je le veux! pour te porter, mon front
Puisera dans mon cœur une force divine :

Brûle-moi..., vers le ciel mes chants s'élèveront !
Mourir inaperçu sur cette triste terre...
Ah ! cette horrible idée a soulevé mon cœur.
Je monterai ma croix au sommet du calvaire :
Pour parvenir, rien ne fait peur !!!

LA HARPE D'OSSIAN.

Marine.

I

Sur la mouvante cime
Des flots échevelés,
La harpe maritime
Vers nos falaises vole, et rend un cri sublime
En heurtant tout à coup les rochers dentelés.

Semblable à ces nacelles
Qui, fuyant loin des bords,
Inondent d'étincelles
Le remous écumant qui bondit après elles,

La harpe inonde l'air d'un long torrent d'accords.

Mais la lame écumante,
Dont la poitrine bout
Au feu de la tourmente,
Lance au sommet des rocs la harpe gémissante,
Qui, malgré l'ouragan, y demeure debout.

La voilà sur les crêtes
De ce Memnon scabreux;
Et les flèches muettes
Des éclairs dévorants, doigts de feu des tempêtes,
Arrachent à son sein des accents ténébreux.

Elle est enveloppée
Dans de sombres brouillards.
La foudre l'a frappée;
Et chaque corde luit, comme l'ardente épée
Qui mutile l'acier du casque des fuyards.

II

O nuit d'horreur! liquide empire,
Tu hurles, et tu te débats
Sous le cauchemar du délire!
C'est à tes foudroyants éclats
Que ta vieille harpe s'inspire.
Écoutons ce qu'elle va dire
Dans cet universel fracas :

III

CHANT DE LA HARPE.

Noirs orages, qui pour patrie
Choisissez l'immense océan,
La harpe, veuve d'Ossian,
Succombe sous votre furie!
Seize siècles ont déploré

La perte du guerrier poëte;
Depuis seize siècles muette,
Comme sa harpe l'a pleuré!

J'erre de rivage en rivage,
Depuis l'heure où la mort ferma
Les yeux du vieillard de Selma.
Pareille à l'oiseau de passage
Laissant les fruits de son hymen
Au gazon natal qui les garde,
J'ai laissé les cendres du barde
Sous les bruyères de Morven.

Il ne m'emporta pas au palais de nuages,
L'Ecossais immortel! et l'aile des orages
Me jeta, tiède encor, dans les cheveux des flots,
Comme elle jette aux vents le chant des matelots.
Cherchant, de plage en plage, un cœur vierge, où ma corde
Versât l'harmonieux torrent qui la déborde,
J'ai visité ces mers où jamais le soleil
Ne daigna se montrer, où l'éternel sommeil

Du pôle séculaire envahit la surface,
Où la mer roule au loin ses mamelles de glace.
J'ai vu le continent que Colomb découvrit,
Et le Golgotha, teint du sang de Jésus-Christ.
Pauvre harpe, jouet de la rafale sombre,
J'ai contemplé la mer sous ses aspects sans nombre ;
Et subi, tour à tour, dans de lointains climats,
Les torrides brasiers, les polaires frimas.

Oh ! la mer est un grand poëte !
Jamais sa bouche n'est muette,
Et toujours un hymne divin
Sort de son géant clavecin.
Sa pensée est aussi profonde
Que la profondeur de son onde.
Elle est belle comme le ciel
Dont elle montre les étoiles,
Brillant, sur l'azur de ses voiles,
Dans tout leur éclat solennel.

Sous les caresses de la brise
Le chant que sa voix improvise
Ressemble aux mystiques concerts
Que l'encens porte dans les airs.
Par le vent des nuits emportées,
Ces notes, pures, veloutées,
Meurent dans l'infini des cieux...
Tout se tait.... et, jusqu'à l'aurore,
L'ame, ravie, entend encore
Comme un soupir mélodieux.

Mais lorsque les bruyants orages,
Avec leurs ailes de nuages
Que déchirent les aquilons,
Tracent de livides sillons
Sur le front des monts qu'ils entourent,
Et dans l'espace qu'ils parcourent
Éclatent : quand leurs rudes chocs
Mêlent au râle du tonnerre
Le bruit du fracas de la terre

Dont ils déracinent les rocs :

Alors elle hurle, elle tonne ;
La foudre elle-même s'étonne
Que son grondement soit couvert
Par le bruit de la grande mer,
Dont les vagues échevelées,
Par la tempête flagellées,
Roulent leurs immenses toisons
Sur les pieds des rocs qu'elles minent,
Et, sur le front des mers, dessinent
Des précipices et des monts.

IV

Mais, semant en tous lieux l'horreur qui me devance,
J'arrive sur tes bords, ô sereine Provence !
J'arrive, et l'ouragan mugit ;
L'éclair fend ton ciel qu'il rougit ;

Et ta mer se débat, dans sa colère étrange,
Comme l'esprit du mal sous le pied de l'Archange.

Pourtant, on m'avait dit, frais jardin des amours,
Que ton sein nourrissait d'amoureux troubadours
Qui chantaient la première flamme,
Le premier sourire de femme,
L'esquif serpentant sur la lame,
La terre à pleines mains prodiguant ses trésors,
La gloire des guerriers, les beautés ingénues...

« O reine des concerts! dit le vent dans les nues,
« Les nobles troubadours qui charmèrent ces bords,
« Ainsi que tes bardes sont morts! »

LA HARPE.

Oh! ne pouvoir trouver une ame assez hardie,
Qui veuille réchauffer ma poitrine engourdie!

Un cœur dont mon destin puisse faire partie;
Un bras qui me dérobe aux coups de l'océan!

Je regardai le ciel et j'y vis Ossian.
Il était comme un dieu, ceint d'une ardente écharpe;
Et de son doigt brillant il m'indiquait sa harpe.
« Ramasse, me dit-il, cet auguste débris,
« Que ton ame et tes rocs deviennent ses abris;
« Et rends, à l'avenir, le rude chant gallique
« Frère de tes zéphyrs, parfumés de musique. »

A moi, harpe des mers, m'écriai-je aussitôt,
Viens, fille de Fingal! et d'un pas intrépide
J'escaladai le roc anguleux et rapide...
Mais quel flot colossal court sur nous, ou, plutôt,
Quel mont mouvant s'avance, en grondant, vers la cime
Où la harpe se livre au transport qui l'anime,
Comme sur l'ennemi fondait le soldat roi!
Horreur! le flot, tandis que je pâlis d'effroi,
Déferle sur le roc, prend la harpe... et l'abime!!

V

Toi qui reprends ton vol sous le souffle de Dieu,
Harpe, foyer des chants, ne me dis pas adieu!

LA HARPE, SUR LES MERS.

« Au revoir! »

Oh! merci, mon Dieu qui me l'accordes!
Merci, harpe des mers, qui me laisses l'espoir
D'harmoniser mes vers aux soupirs de tes cordes;
Car tu ne m'as pas dit : Adieu; mais, Au revoir!

PENSÉES DE NUIT.

Mon Dieu, source de tout dictame
Pour l'homme que le bonheur fuit,
Un peu de calme pour mon ame;
Car j'ai bien souffert cette nuit!

Des tourments des humains j'ose sonder l'abîme.
Comme il est noir! profond! Naître c'est donc un crime,
Puisque Dieu le punit de mort?
Feuilles d'un arbre immense, éparses sur la terre
Qui nous engloutit tous dans son béant cratère,

Comme il est triste, notre sort!

Nul homme mieux qu'Young n'a compris l'existence:
Au milieu des plaisirs il a vu la souffrance,
Au front livide, au teint flétri,
Abâtardir la joie, empoisonner la vie;
Et dans le cœur d'airain de la philosophie,
De douleur arracher un cri.

O néant! bien des fois je t'invoque... Un poëte
Se mire dans lui-même : et son ame imparfaite,
Reflet de la divinité,
Aspire à remonter vers la céleste voûte,
Où la mort seule peut, en y frayant sa route,
Le rendre à la félicité!

Quel effrayant tableau pour l'homme qui succombe!
La fange de son corps croupissant dans la tombe,
Ses os cariés, dont les vers
Font leur ruche et leur nid quand leur faim est repue,

Et l'horrible hideur de sa chair corrompue,
Couverte par les gazons verts !

Voilà bien l'homme mort ! Ainsi, la créature
Dont la vie a coulé blanche, suave, et pure,
Doit assouvir la faim de ces vers des tombeaux,
Qui se disputeront ses putrides lambeaux !
L'homme au sublime cœur, qu'aucun crime ne souille,
Ne doit être, après tout, qu'une ignoble dépouille :
Cet homme, que l'amour fait si noble et si beau !
C'est effrayant, mon Dieu ! quel horrible tableau !

Oh ! s'il en est ainsi, pourquoi donc l'espérance
Vient-elle nous bercer au sein de la souffrance ?
Pourquoi celui qui meurt ne blasphème-t-il pas
Le jour de sa naissance et celui du trépas ;
Et ne lance-t-il pas l'anathème à sa mère ?
Pourquoi le désespoir, l'horreur et la colère
Dans ses yeux effarés ne se peignent-ils pas ?
Et pourquoi sur son sein ne tord-il point ses bras ?

C'est qu'à l'instant suprême où l'on quitte la vie,
L'Éternel nous envoie un céleste génie,
Qui pose sur le cœur, saisi du froid mortel,
Une main, et de l'autre il nous montre le ciel.

C'est que le messager des puissances divines
Nous dit : Il est une ame au fond de vos poitrines !
Cette ame va partir vers la divinité
Qui jugera la vie avec sévérité.

Alors le criminel meurt, rugissant, livide,
En maudissant le vice et son attrait perfide.
Le sage meurt joyeux, comme s'il s'endormait.
Du mont de l'existence arrivés au sommet
Tous deux en même temps : l'un monte, l'autre tombe.
Souvent ensevelis dans une même tombe,
Ce serait effrayant si leurs ames, mon Dieu !
Allaient se réunir ensemble au même lieu.

Mais, au jour solennel, la bouche de l'impie
En accusant le ciel écume avec furie.
Les tourments éternels, qui lui semblaient un jeu,
Lui montrent maintenant leurs tourbillons de feu.
Et le juste, assoupi par le divin génie,
N'a qu'une sainte extase, au lieu d'une agonie !

APPARITION.

Ange des nuits! sur les flammes du jour
Pourquoi fuis-tu les célestes rivages,
Et pleures-tu, sous ces pâles ombrages,
Tes souvenirs de tendresse et d'amour?

Regarde ces bosquets où jadis, jeune femme,
Dans le berceau des fleurs tu balançais ton ame.
Vois comme tout est triste, aride et désolé!
Ne préfères-tu pas le séjour étoilé,
Le printemps éternel et les brises divines,

LEVER DU SOLEIL,

Improvisé à Partâgal

Il manquait ta présence à ce grand paysage !
Quand le jour, Désirée, à travers le feuillage
D'une clarté douteuse, éveilla les oiseaux,
Quand l'aurore montra ses longs cheveux de flamme,
Ta voix n'a pu se joindre à ce cri de mon ame :
Oh ! quels majestueux tableaux !

Écoute ! j'étais seul sur des penchants sauvages ;
A mes pieds s'étendaient la mer et ses rivages ;
Derrière moi les champs se perdaient au lointain ;

Les rochers, encadrés dans l'écume des vagues,
Déployaient leurs fronts noirs; et leurs murmures vagues
Semblaient saluer le matin.

Alors le roi du jour, dans sa couche géante
De brume et de vapeurs, montra sa face ardente.
L'immense azur des mers devint un champ de feu.
Mais, secouant bientôt ses nuages de langes,
Il monta dans le ciel : et d'éclatantes franges
Dentelèrent l'horizon bleu.

Et l'horizon ne fut que larges déchirures;
Puis la mer flamboya; de riches ciselures
Brillèrent sur les monts couverts d'un manteau d'or;
Un tapis de carmin remplaça l'émeraude
Des taciturnes bois où le vent siffle et rôde :
L'astre-roi prenait son essor!

Et des flots de lumière inondèrent l'espace.
Les nuages pourprés divisèrent leur masse.

Un grand cercle écarlate incendia le ciel.
Et nue étincelante, et brume violette,
Tout suivait le soleil qui, fier de cette fête,
Semblait voler vers l'Éternel.

Mais il s'éleva seul : et son pompeux cortége
S'effaça, se perdit, comme un flocon de neige.
Et, comme une traînée ardente de soleils,
Du rougeâtre horizon jusqu'à la rive sombre,
On voyait ses reflets étinceler sans nombre
Dans les ondes des flots vermeils.

La tête du Coudon*, immense, monstrueuse,
Noire dans l'ouragan, fut belle et lumineuse
Au solennel instant qui m'électrise encor.
Ses étages de rocs, escaladant les nues,
Quand le soleil frappait sur leurs épaules nues
Semblaient des citadelles d'or!

* Montagne près de Toulon.

Cette tête penchait par delà les montagnes,
Et d'un œil arrogant plongeait dans les campagnes.
On eût dit, en voyant le cadavre du mont,
Qu'un léopard géant, dont le regard flamboie,
Guettait, silencieux, quelque superbe proie
Errante au loin dans l'horizon.

Et toi, ma Désirée, à cet instant sublime,
Où les feux du soleil volaient de cime en cime,
Que faisais-tu? Peut-être un souvenir d'amour
Te retenait charmée et rêvant sur ta couche :
Ou que, les yeux en pleurs, tu collais sur ta bouche
Un portrait plus cher que le jour!

SOLEIL COUCHANT.

Laissez-moi contempler ce couchant du soleil !
Laissez-moi voir le ciel tapissé de vermeil !
Des lambeaux de nuages pendent
Dans le rouge occident. D'un magnifique éclat
Les monts brillent : tandis que dans le vallon plat
Les ombres du soir se répandent.

Les têtes de ces monts, ceintes de blancs frimas
Se dressent, étalant sous nos tièdes climats
Un rude tableau moscovite !

Mais la douce fraîcheur des brises du Midi ;
La pureté du ciel qui semble être assoupi,
Veiné d'or comme un bloc d'ophite ;

Les rêveuses chansons de nos frêles oiseaux
Qui pareils à des fruits, dorment sous les rameaux ;
La paisible nuit qui s'avance ;
Les oliviers, toujours de feuillage couverts,
Conservant leur parure en dépit des hivers :
Tout te révèle, ô ma Provence !

Tel qu'une bombe en feu décrit son courbe vol
Que l'homme a limité, puis fracasse le sol :
De même, dans l'espace vide,
Dieu, sublime artilleur, fit un globe géant,
Le lança, limita l'éternel mouvement
Que trace sa marche rapide ;

Seulement, il lui dit : « Tu ne tomberas point ! »
Et nous tournons toujours autour du large point

Que nous nommons soleil. C'est l'heure
Où, par ce mouvement à la terre imprimé,
Il semble, ô vieux soleil, que ton globe enflammé
Plonge dans l'humide demeure!

Et lorsqu'après avoir doré nos régions,
Père chéri du jour! tes flamboyants rayons
Déjà se dirigent vers d'autres:
Les nuages, formant mille langues de feu,
Ce soir, semblent encor recéler l'Esprit-Dieu
Qui descendit sur les Apôtres.

A MA TRUELLE CASSÉE.

Mon ancienne truelle est veuve
De sa lame d'acier, que je viens de casser.
Hélas! une truelle neuve
Doit aujourd'hui la remplacer.
Sera-t-elle aussi bien trempée ?
J'en doute fort. Elle valait
La fine lame d'une épée ;
Aucune autre ne l'égalait
Pour bien polir le plâtre ; et quand, sur l'étagère,
Je l'agitais, elle était si légère

Qu'on eût dit qu'elle s'envolait.

Rapide temps, qui jamais ne t'arrêtes,
J'ai vu ton vol arrondir ses arêtes.
Ta faim, que rien ne peut rassasier,
N'a même pas dédaigné son acier;
Car tu ronges tous tes ouvrages,
Comme la mer dévore ses rivages.

J'ai vu des murs solidement construits
Se disloquer, lézardés, et détruits
Par ton marteau, dont les coups insensibles
Plus que les nôtres sont terribles.

Grand destructeur, merci! grâces à toi,
Bien des maisons croulent dans la poussière;
Et bien souvent, ton pied nivelle avec la terre
Les hautes poutres de leur toit.

A l'aspect des débris, l'ame du prolétaire

Semble s'épanouir : c'est du travail qu'il voit !
Le travail, c'est là sa prière ;
Le travail fait surgir les chansons de sa voix ;
Le travail allège le poids
De son lourd manteau de misère.

Son bonheur est de travailler.
Quand il a terminé sa pénible journée,
Il sent son âme fortunée ;
Et le repos l'attend sur son humble oreiller.

Toi que je regrette, truelle,
Tu m'as fait savourer ce bonheur méconnu.
Toi seule m'éveillais, comme un ami fidèle,
Lorsque, le front pâle, abattu,
Je poursuivais en songe une chimère vaine,
Un mirage trompeur de l'espérance humaine,
Qu'on appelle la gloire, et qui, brûlant coursier,
Haletants, épuisés, dans son vol nous entraîne.

Quand mes cris appelaient pour le pauvre ouvrier
Une couronne de laurier,
Toi seule osais combattre une ardente pensée
Qui brûlait mon ame insensée :
Et l'éclat de ton pur acier,
Comme une blanche étoile illumine les ombres,
Répandait sa clarté dans mes longs rêves sombres.

Ta pointe avait tracé bien des vers sur les murs,
Bien des vers que, peut-être, une plume savante
N'eût pas désavoués. Les corridors obscurs
Ont vu la petite servante
Rêver à ton doux tintement ;
Car, dans les maisons qu'il fréquente,
Parfois le maçon est amant.

Nous avons élevé de chaudes cheminées,
Où l'on cause de toi, le soir, lorsque le feu
Brille, et que la fumée, en diadème bleu,
Plane sur les maisons par elle couronnées.

Nous avons dans les murs épais
Caché maint écus blancs, que, malgré sa misère,
Toujours le sage prolétaire
Réserve pour les jours mauvais.

Bien des intrigues amoureuses
Ont eu besoin de toi, pour se soustraire aux traits
Des vieilles femmes curieuses :
Et les gaches que tu scellais
Devenaient, pour l'amour, l'égide des secrets.

Maintenant ta tâche est finie ;
Tu deviens débris à ton tour.
Oh ! ne crains pas, ma vieille amie,
Ne crains pas que Charles t'oublie !

Pourrai-je refuser quelques marques d'amour
Aux riants souvenirs semés sur ton passage ?
Ne m'accuse donc pas d'une infidélité,

Compagne de mon plus bel âge,
Si ta fière rivale, égalant ta beauté,
Recevait désormais mon culte et mon hommage.
Tu sais que je ne peux vivre d'illusion :
Et bien qu'avec plaisir mon jeune esprit s'arrête
Dans les songes trompeurs d'un brillant horizon,
Le poëte parfois peut charmer le maçon,
Mais toujours le maçon doit nourrir le poëte.

SOUVENIRS MARITIMES,

Algues aux rubans verts, vagues échevelées,
Maritimes rochers aux cimes dentelées,
Mâle tableau des mers :
Rivage que le soir j'explorais en silence,
Bord où j'écoutais seul la sauvage éloquence
Des sonores déserts :

Navires panachés de bleuâtre fumée,
Que chasse dans les cieux la brise parfumée,
Avec qui je causais :

Flots blancs, dont, chaque soir, la crinière en furie
Semblait me révéler toute la poésie
Du vieux barde écossais :

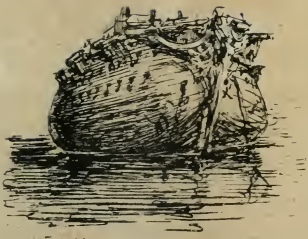
Charmants petits poissons, dont les nageoires bleues
Découpent leur azur sur l'argent de vos queues :
Sables étincelants
Que rougit, le matin, l'astre-roi qui se lève,
Et dont les cailloux d'or illuminent la grève
Comme des diamants :

Large rade, forêts flottantes de navires
Qui croisez en tous sens les humides empires :
Chênes aux sombres fronts,
Arrachés, pour nos ports, à vos natals rivages,
Et qui, mâts de vaisseaux, revêtez des feuillages
De brillants pavillons :

Vos beautés à mes yeux n'avaient point de rivales !
Mais j'en rencontre ici qui marchent vos égales.

Si, moins vastes que vous,
Belles plaines des mers, dans l'infini perdues,
Ces plaines ont des monts bornant leurs étendues,
Leur aspect est plus doux.

On ne les voit jamais, comme un abîme sombre,
Béer; puis s'élever en collines sans nombre;
S'enfler en monts mouvants.
Mais on voit les blés mûrs, au fond des lointains vagues,
Ondulant comme vous, bercer leurs jaunes vagues,
Sous les baisers des vents.



A UN VAISSEAU DE CENT VINGT, EN DÉMOLITION.

Marine.

I

Où sont donc tes beaux jours : quand l'haleine des brises
Caressait ton drapeau, gonflait tes voiles grises,
Et t'éloignait du port ;
Quand tu portais, au sein des batailles sanglantes,
Sur tes deux larges flancs, cent vingt gueules ardentes
Qui vomissaient la mort ?

Tes jours de grande gloire, où l'altière Angleterre
Voyait ses fils, battus, fuir devant ton tonnerre
En poussant de longs cris ;

Où tes bombes volaient, puis éclataient, les unes
Sur les ponts mutilés, les autres sur les hunes
Des vaisseaux ennemis ?

Qu'as-tu fait de ces mâts, dont les flèches aiguës
Cent fois, pendant la nuit, déchirèrent les nues
Qui pesaient sur les mers ?
Qu'as-tu fait des couleurs si noblement rangées,
Qui dessinaient sur toi six terribles rangées,
Aux rapides éclairs ?

Des cordages sans nombre, et des vergues immenses,
Où tes fils, alignés, entonnaient les romances
De leurs pays lointains :
De ton drapeau criblé qui, sur la brigantine,
Serpentait et laissait, vers la voile latine,
Flotter ses plis mutins :

Des voiles, des haubans, des focs triangulaires,
Du sillage argenté qui, sur les eaux amères,

Écumait après toi :
De tes combats, toujours suivis de la victoire,
De toute ta splendeur, de tes hymnes de gloire,
Qu'as-tu fait, réponds-moi?

II

Maintenant te voilà..... penché sur le rivage!
Echoué sur le sable! et la vague sauvage
Sur ton corps délabré
Se venge de ces jours où, pendant la tempête,
Tu domptais, tu fendais, tu labourais sa crête :
Te voilà démembré!

De tous côtés le flot t'assiége sans relâche.
Je vois se détacher, sous les coups de la hache,
Tes pesants blocs de bois.
Ils brûleront, peut-être, aux chaumières prochaines
Qui les virent jadis, grands et robustes chênes,

Ombrager leurs vieux toits.

III

Colosse! à ton aspect, j'ai vu pleurer mon père:
Dans ton sein s'écoula sa jeunesse prospère
Et ses plus riches ans.
Il aime à me conter que, souvent, pauvre mousse,
Sur un fragile pont, il a gratté la mousse
Attachée à tes flancs.

Bientôt de ce vaisseau, qui fouilla les entrailles
Des plus lointaines mers, du géant des batailles,
Il ne restera rien.
Mais un nom est inscrit sur nos grandes annales,
Nom fameux, révéré dans nos gloires navales.....
Et ce nom, c'est le tien!

IV

Vaisseau, tu bravas tout! les rocs, les flots perfides,
Les monts voisins du ciel, les abîmes livides,
Les furieux autans,
Les écueils, les Anglais, léopards maritimes,
Qui, masqués par des caps, tombaient sur leurs victimes;
Mais tu n'as pu braver le temps!

SOUVENIR DU CANNET *.

Le Cannet! à ce nom quel riant souvenir
Se réveille, et dans moi semble s'épanouir!
Le Cannet! à ce nom mon ame s'extasie!
C'est un riche berceau de douce poésie
Et de fleurs! s'il prenait fantaisie à l'amour
De venir parmi nous fixer un long séjour,
Le Cannet à coup sûr, deviendrait sa demeure.

Oh! comme il sourirait, lorsque le vent effleure

* Village près de Cannes.

Les toits verts et flottants par l'olivier formés !
Combien il se plairait dans ces lieux parfumés !

Tout ce que le printemps au front des bois attache :
Casque de feuilles, branche élevée en panache :

Les orangers sans nombre, et les rares palmiers
Berçant leur parasol, aériens cimiers,
Et transportant l'Afrique au sein de la Provence :
La corbeille de fruits, qui toujours y devance
L'époque qui la voit éclore en d'autres lieux :
La douceur du climat, la pureté des cieux :

Les montagnes montrant leur manteau d'émeraude,
Où l'haleine de l'est, voluptueuse et chaude,
Agite les blés mûrs, comme un jaune océan :
Les rossignols plaintifs, qui modulent leur chant :

Dans le fond du tableau, les Alpes maritimes,
Aux pieds fleuris, aux flancs d'azur, aux blanches cimes :

Puis, au midi, la mer au dos écaillé d'or,
Et ses flots, longs serpents qui roulent sur le bord :

Tout fait que le Cannet à l'ame recueillie
Présente un beau fragment de sa sœur, l'Italie !

UNE VAGUE.

Marine.

La voyez-vous venir! Comme elle se replie;
Comme elle se grossit;... comme elle multiplie
Les sillons de son front;
Et comme elle obéit à la noire tempête
Qui, pareille à l'éclair, a fait surgir sa tête
D'un abîme sans fond!

Telle qu'un long serpent qui poursuit une proie,
Et qui siffle en rampant, elle rugit de joie
A l'approche des rocs

Dont les pieds calcinés ceignent la vaste plage ;
On dirait qu'elle veut, en y brisant sa rage,
En dissoudre les blocs !

La voilà près du bord. Son front mouvant frissonne,
Se hérisse dans l'air ; sa masse d'eau bouillonne
Dans ses verdâtres flancs ;
Elle heurte le roc où l'onde en courroux fume ;
Et l'on prendrait les jets de son casque d'écume
Pour des panaches blancs.

Elle monte en fumée ; elle retombe en pluie.
Elle étend ses fragments comme un grand parapluie ;
Disparaît dans la mer
En lançant dans les airs son humide crinière ;
Puis relève soudain, écumant de colère,
Son front livide et vert.

Comme l'on voit autour d'une ferme paisible
Rôder, bondir un loup que la faim rend terrible,

Et, d'un œil flamboyant,
Chercher pour s'y ruer quelque faible ouverture :
Ainsi rôde la vague, en cherchant la fissure
Où, d'un bond effrayant,

. . . . . .

On la voit s'engouffrer, bruyante, furieuse;
Et le poulpe, habitant la grotte ténébreuse,
Où, taciturne roi,
Il bravait les autans et la mer souveraine,
Par la vague couvert d'une bleuâtre arène,
A reculé d'effroi !!

Lemaire
Lith Imbert

MON ROCHER ET LA YOLE.

Marine

I

Il est sous le Cap-Brun, une petite roche.
J'éprouve un doux plaisir chaque fois que j'approche
De son berceau de pierre, où je viens me cacher.
J'ai, pareil au Camoens, ma poétique grotte,
D'où je vois chaque lame expirer sur la côte,
Et l'écume des flots neiger sur mon rocher.

Je vois la mer. Souvent, comme une jeune femme,

Elle semble gémir d'une amoureuse flamme.
Son sein d'azur palpite aux baisers des zéphyrs.
Mais les zéphyrs s'en vont, et les vagues si belles,
Chaque jour, chaque nuit, pleurant les infidèles,
Exhalent leurs douleurs en amoureux soupirs.

Parfois on la dirait une large poitrine
Qui s'enfle et qui s'affaisse. Elle ouvre pour narine
Un gouffre dont le râle, au loin se prolongeant,
Eveille et fait mugir la falaise hautaine.....
Je n'y vois maintenant qu'une plaine d'ébène,
Et les flots festonnés de dentelles d'argent.

A peine on voit les rocs, estompés dans la brume,
Agiter à leurs pieds leur écharpe d'écume.
C'est l'heure où, triste et seul, je viens ici m'asseoir.
Aux pleurs de la rosée on sent que le ciel pleure....
Tout semble inachevé; tout est vague à cette heure..
Quel tableau, sombre mer, m'offriras-tu ce soir?

II

Qu'est-ce donc qui, là-bas, rase la mer limpide?
Serait-ce un goëland attardé sur les eaux,
Qui regagne, d'un vol rapide,
L'asile qu'il suspend aux mâts des vieux vaisseaux?

Est-ce une hirondelle craintive?
Ou l'oiseau de tempête, au vol lourd, le pétrel,
Venant, d'une oreille attentive,
Ecouter, près du bord, le chant du ménestrel?

Serait-ce une étoile égarée,
Qui, trompée en voyant un ciel au fond des mers,
Cherche sa demeure azurée,
Et gémit, éperdue, au sein des flots amers?

Serait-ce une comète errante?
J'aperçois, sous ses pas, des feux étinceler
Comme une chevelure ardente?

Est-ce un sylphe du soir qui vient se révéler?

Comme, assis dans ces rocs, je me crée à mon aise
De riantes illusions!
Les brises du Péloponèse
Font écumer les flots, dont les blanches toisons
Voltigent sur notre falaise,
Pareilles à des alcyons :

Cet objet qui, là-bas, rase la mer limpide
D'un vol si doux et si rapide :
Ce n'est pas ce que j'avais cru.
Ce n'est ni goëland, ni sylphe, ni comète,
Ni le sinistre oiseau qui prédit la tempête
Quand l'astre des nuits a paru.

Je n'ai vu qu'une svelte yole
Qui faisait, sous ses pas, jaillir des sillons d'or.
Les anneaux de sa banderolle

Ornaient son frêle mât d'une rouge auréole;
Et la légère yole, en passant loin du bord,
Regagnait son navire inquiet sur son sort.

A FRÉJUS.

Les maritimes vents, effleurant les rivages,
Apportent jusqu'à moi des murmures confus.
Est-ce la lyre de Gallus
Qui vient pleurer, dans les nuages,
La décadence de Fréjus ?

Sœur de Rome, Fréjus, ô fameuse ruine !
Lambeau du colosse puissant
Qui va toujours en s'effaçant
Sous le pied du temps qui te mine,

Oh ! réponds : as-tu su garder
La pierre que César jeta pour te fonder ?

Vieux fragment mutilé de ta splendeur première,
Que chaque instant qui fuit se plaît à dégrader,
Vois ton éloquente poussière
Balayée aux vents du midi !

Où donc est l'aqueduc, aux arcades superbes,
Qu'en tes jours glorieux Octave avait bâti ?
Deux mille ans l'ont anéanti,
Et son front altier gît au niveau des herbes.

Amphithéâtres, cirque, aériens gradins,
Où le peuple, affamé de spectacles atroces,
Aux cris de ses lions, de ses tigres féroces,
Aux douleurs des captifs, à leurs lambeaux humains,
S'agitait et battait des mains !

Édifices pompeux, coupoles étagées,

Magnifiques temples païens
Qui croulâtes, fondus par le sang des chrétiens,
Colonnes d'acanthe ombragées,
Portes où brillait l'or, et toi, sublime tour !

.

De vingt siècles chargées,
Pleurez, sur le gazon d'un jour,
Votre ancienne grandeur, éteinte sans retour !

PROMENADE POÉTIQUE,

SUR LE QUAI DE TOULON.

Marine.

Comme le martinet des grèves
Décrit des cercles dans les airs,
Je laissais mes nocturnes rêves
Flotter dans la brise des mers.

C'était l'heure où l'on voit la foule promeneuse
Se croiser sur les quais, élégante et causeuse ;
Où viennent s'étaler la toilette et l'orgueil ;
Où l'on voit s'échanger plus d'un furtif coup d'œil ;

Où quelque Smeralda, séduisante syrène,
Chante à ravir, bondit, sylphide aérienne,
Et retrace à nos cœurs, attachés à son vol,
La danse bohémienne ou le chant espagnol.

Mais je vis s'écouler les heures et la foule.
Les songes, que le bruit au fond du cœur refoule,
Volèrent vers leur ciel que la paix leur rouvrit.
Comme le firmament, je sentis mon esprit
S'illuminer. Je vis des vapeurs violettes
Estomper des vaisseaux les grises silhouettes.
Quelques fanaux lointains dessinaient dans la mer
De longs zigzags, pareils à l'anguleux éclair.
Et la forêt de mâts rendait de sourds murmures,
Comme un souffle orageux à travers des armures.

Dans un calme profond la ville s'endormait.
La lune, de nos toits blanchissait le sommet;
Et sur les quais déserts mouraient les flots rapides.
Je crus entendre alors les deux caryatides,

Chef-d'œuvre dont Puget dota notre cité
Et que les traits du temps ont encor respecté,
Râler sous le fardeau qui fait gonfler leurs veines.
Je crus entendre aussi les nombreuses poulaines
Des navires marchands, parler de ces héros
Dont elles vont porter l'image sur les eaux.
C'était un rendez-vous de ces têtes sublimes
Que le flot immortel fait surgir de ses cimes :

Le Corse, Mazagran, Veni-vidi-vici,
Le Dante, Guttemberg, Léonard de Vinci, *
Et mille autres. Et moi, j'écoutais en silence
De tous ces Demi-Dieux la muette éloquence.
Je croyais exister dans ces siècles fameux
Que chaque jour l'histoire inaugure à nos yeux.

Alors je m'écriai dans un brûlant délire :

* Noms de navires.

O grands hommes ! nature ! en vain pour célébrer
Votre sublimité, mon cœur de feu s'inspire :
Il ne peut que vous admirer !

Mais mon extase, hélas ! devait être éphémère.
La liqueur de la joie a tant de lie amère !
Si souvent ici-bas un instant de bonheur
Est payé par un jour d'angoisse et de douleur !

Poëte ! tu jouis, me dit une voix sombre,
Et cependant il est des malheureux sans nombre
Qui n'ont pas un abri pour reposer le soir ;
Qui n'ont rien que leurs pleurs pour baigner leur pain noir !
Qu'est-ce donc que ce monde où toute chose avorte ?
Qu'est-ce que ce plaisir que le chagrin escorte ?
Tant de petits enfants meurent sans voir le jour !
Tant d'autres, premiers fruits d'un ineffable amour,
Anges où sont unis deux sangs, deux existences,
Après avoir goûté la coupe des souffrances
Et repoussé loin d'eux le breuvage de fiel,

Aux premières douleurs sont retournés au ciel !
Tant de fraîches beautés qu'on voit, jeunes gazelles,
Raser les champs, et dont les pensers ont des ailes
Pour voler au ciel bleu, pour effleurer un lac
Dont le vent berceur fait un immense hamac,
Tant de ces vierges, dis-je, ont vu leur sein de neige
Se faner, se flétrir, au contact sacrilége
De ces vils séducteurs, par la honte couverts,
Qui vont, le soir, au sein de délirants concerts,
Et parmi les éclats d'une pompeuse fête,
D'un type pur et saint publier la défaite !
Tant de fils du génie, assis sur un grabat,
Où le luth se détend, où la vigueur s'abat,
Antichambre d'horreur d'une tombe qui bée,
Ont vu, d'un ciel heureux dans la fange tombée,
Leur ame s'éclipser ! Tant de peuples divers
Sous les pieds des tyrans languissent dans les fers !
Tant d'autres, gémissant dans l'opprobre et les larmes,
Ont vu leurs frères sourds à leurs clameurs d'alarmes !

Oh! lorsque dans ce gouffre on ose regarder,
On trouve un noir chaos bien horrible à sonder!
Un océan de maux qui bout; dont chaque lame,
Semblable au cauchemar, étreint et brise l'ame.
Et l'on demeure triste en ces sombres séjours!
Et, bien qu'en tâtonnant on y marche toujours,
On lance quelquefois un blasphème à la vie!

Mais quand des jours amers la montagne est gravie,
Qu'on arrive au sommet, haletant, épuisé
Par ces rudes combats où le cœur s'est usé,
Le beau ciel des élus, où le soleil projette
D'immortelles clartés, se révèle. L'on jette
A la tempête humaine un solennel adieu,
Et les bras de la mort nous remettent à Dieu.

BLUETTE.

Marine

Éparpillant le sable du rivage,
Deux blonds enfants sur les lames lançaient
Des cailloux blancs et plats, qui bondissaient,
Puis, tout à coup, dans les eaux de la plage,
Disparaissaient.

Leur mère était assise au bord de l'onde.
Elle disait à ses fils : Chaque saut
Que vos cailloux légers font sur le flot,
C'est une année; et la plage profonde,
C'est le tombeau!

LE MATELOT A SA GOËLETTE.

Ma coquette
Goëlette,
Rien n'arrête
Tes élans :
Ni les vents,
Ni la rage
De l'orage,
Sur la plage
Que tu fends!

Ta toilette,
Goëlette,
Est complète :
Tes deux mâts,
Délicats ;
Ton corsage
De cordage,
Dont l'image
Suit tes pas ;

Et la toile
De ta voile,
Qui nous voile
Les tableaux
Des coteaux !
Quand ta quille,
Qui sautille,
Vole et brille
Sur les eaux,

Quand ton aile
D'hirondelle,
Svelte et frêle,
Rase l'air,
Sur la mer,
Ma sylphide,
Je te guide,
Plus rapide
Que l'éclair!

LA HARPE DU RIVAGE.

Mystère.

A MADEMOISELLE C. T.***

I

Un ange secouait ses ailes
Dans les airs ; et ses beaux yeux bleus
Lançaient de douces étincelles,
Comme les étoiles des cieux.

Les franges d'or de son écharpe
Brodaient les nuages du soir ;
Et ses doigts tenaient une harpe,

Où vibraient des accents d'espoir.

Comme on entend l'oiseau qui passe
Chanter en effleurant les champs,
La harpe, en traversant l'espace,
Exhalait de suaves chants.

Parfois c'était la voix de l'ange,
Faible comme un souffle du ciel,
Et pure comme la louange
Qui monte aux pieds de l'Éternel.

Puis, une grande symphonie
Préludait à d'autres concerts :
C'était la sauvage harmonie
De l'orage au fond des déserts.

L'ange déposa sur la rive
L'instrument aux divins accords;

Et, soudain, la vague plaintive
Expira, sans bruit, sur les bords.

Sa harpe à mon ame surprise
Redit des sons mélodieux
Que lui fit soupirer la brise :
Et l'ange disparut aux cieux.

II

Ces accents, inconnus à la musique humaine,
Célébrèrent alors le bonheur et la peine;
Les charmes du premier amour ;
Les délices du cœur, celles de l'ame pure;
La majesté du ciel, la sublime nature,
Les clartés naissantes du jour;

Les langes du berceau, les rêves de l'enfance,
Et les soins de celui qui veille à sa défense;

L'amour d'un père fortuné
Qui sourit à la couche où son enfant repose,
Et voit sa jeune épouse ouvrir sa bouche rose
Aux baisers de son premier-né !

La splendeur de la nuit, à l'heure où la mer sombre
Flamboie, en réflétant les étoiles sans nombre
Que le ciel mire dans ses eaux,
Quand la reine des nuits blanchit la noire roche,
Plane sur les forêts, et largement ébauche,
Dans les champs, l'ombre des coteaux.

Ils redirent encor la douceur infinie
Des chaleureux élans qu'inspire le génie,
Quand, pareil au coursier fougueux
Qui franchit au galop plaines, torrent, colline,
Il prend quelque mortel sur sa croupe divine,
L'enlève....., le transporte aux cieux;

Tout ce que le cœur sent quand le feu de l'aurore
Enflamme l'orient, et, sur les monts qu'il dore,
Dissipe un manteau de brouillards :
Quand l'astre radieux s'élance dans l'espace,
Comme la robe d'or de quelque ange qui passe
En éblouissant nos regards;

Ce qu'il éprouve aussi d'ineffables délices,
Aux murmures des fleurs, qui penchent leurs calices
Comme une jeune fille en pleurs;
Ce qu'il éprouve, enfin, quand les perles du givre
Se fondent au soleil; que joyeux il s'enivre
Du parfum matinal des fleurs,

Et qu'il voit un beau jour rajeunir les campagnes,
Les troupeaux blancs tigrer le flanc noir des montagnes,
L'aspect agreste d'un chalet,
Dont le panache de fumée,
Se jouant à travers la brise parfumée,
S'éparpille en flocons d'un pâle violet.

III

L'heure où le roi du jour, éclairant d'autres mondes,
Vole au penchant des cieux, s'engloutit dans les ondes
En nous jetant un long adieu,
Ramenait le sommeil, la paix et la prière.
Et la harpe, les mers, le firmament, la terre
Chantaient ensemble : Gloire à Dieu !

IV

Oh ! silence ! la harpe exhale un doux murmure ;
Et l'haleine du soir assoupit la nature.
Sur les mers, que semblait extasier ce chant,
S'étendent un ciel rouge et le soleil couchant.
L'horizon s'obscurcit. Le rocher de la rive
Semble rêver au bruit de la vague plaintive.

Le ciel est parsemé de paillettes de feu;
Et l'occident carmin redevient sombre et bleu.
Secouant sur les monts sa chevelure brune
Le crépuscule fuit. Déjà la pâle lune
Blanchit la grève, argente les forêts,
Puis aux ondes de la lagune
Raconte ses grands secrets.
Je vois flotter l'écharpe
De l'ange aux doux concerts,
Glissant dans les airs :
Et de la harpe,
Dans la nuit,
Le bruit
Fuit.

LE PÊCHEUR A SA NACELLE.

Marine.

I

Glisse, glisse furtive
Le long de cette rive,
Où tout s'endort !
Telle qu'une hirondelle,
Ma coquette nacelle,
Rase le bord,

Et sois toujours docile
A l'aviron habile
Qui te conduit :

Quand la plage est profonde,
La mort veille sur l'onde,
Pendant la nuit !

Voici la petite anse
Où, dans mes jours d'enfance,
Chaque matin,
Tu dormais, ma nacelle.
Voici le roc rebelle
Où, ligne en main,

Palpitant d'espérance,
Je disais : Patience,
Quelque poisson
Me paiera bien d'attendre,
Quand il viendra se prendre
A l'hameçon.

Et quand la brise fraîche
Venait clore ma pêche,

D'un joyeux bond,
Dans cette mer que j'aime,
Je m'élançais, moi-même.
Comme un poisson.

Déjà mon cœur palpite...
Ne vole plus si vite,
Léger bateau !
Arrête... ! je contemple
Ce bras de mer, qui semble
Un doux berceau.

Plein de mystère et d'ombre
C'est sous ce berceau sombre,
Ceint de rochers,
Qu'un soir, douce nacelle,
Tu fus témoin fidèle
De nos baisers.

Comme elle était craintive
Quand la vague plaintive,

Que le zéphyr
Soulève sur la plage,
Expirait au rivage
Comme un soupir !

II

Seul, le bruit de ma rame
Maintenant pour son ame
Est un bruit doux :
C'est que, dans ma chaumière,
Mon fils attend un père;
Elle un époux !

La sombre jalousie
Ne flétrit point sa vie :
Elle a ma foi ;
Elle sait, ma nacelle,
Que je lui suis fidèle
Autant qu'à toi!!!

SINISTRE.

Marine.

Le mistral furieux siffle dans les cordages.
Les promeneurs du soir laissent nos quais déserts.
La nuit vient. Les pêcheurs regagnent leurs rivages.
Et le soleil mourant, dans de sombres nuages,
Semble s'ensevelir à l'horizon des mers.

Des vagues, ou plutôt des montagnes mouvantes,
Heurtent avec fracas leurs fronts, blancs de fureur.
Leur rude choc produit des notes effrayantes :
On dirait que le ciel hurle avec ces tourmentes,

Et qu'il mêle sa foudre à ce sauvage chœur.

O terreur ! Regardez cette pauvre nacelle
Que la mer lance au ciel et que le ciel lui rend.
Voyez, comme elle lutte, et comme elle chancelle;
Et comme son fanal dans la nue étincelle,
Puis revient éclairer l'abîme qu'elle fend.

Tel qu'un petit navire, au sein de ces batailles
Dont le bruit va troubler la paix des océans
Et remuer des mers les sonores entrailles,
Lutte entre deux vaisseaux et brave leurs mitrailles,
Ainsi lutte l'esquif entre deux flots géants.

Mais les cris déchirants du pêcheur qui succombe
Vibrent dans l'air. Le ciel a dicté son arrêt.
Deux flots, en se joignant, vont lui sceller sa tombe.
La nacelle, sans mât, s'élance, vole, tombe,
Se relève soudain, retombe..... disparaît.

Tout se tait. Seulement le cri du noir orage
Glace les cœurs d'effroi. La vague, au casque blanc,
Dans les rides des rocs amortissant sa rage,
Déferle sur leurs fronts, y signe le naufrage,
Et la nacelle vide y fracasse son flanc.

BYRON

Je lus un jour Byron. Son colossal génie
M'effraya, moi, poëte infécond et rêveur.
Pendant trois longues nuits, la fièvre et l'insomnie,
Comme un noir cauchemar, pesèrent sur mon cœur.

C'est que je mesurai son faîte inébranlable,
Moi, qui, de fleur en fleur, cherche un rayon de miel:
Et j'eus peur, en voyant ce Titan formidable
Les pieds dans la poussière et le front dans le ciel!

GROUPE.

Trinité d'arbres, dont le groupe
Comme une masse informe au lointain se découpe;
Et dont les pieds noirs sont cachés
Dans deux rangs tortueux de roseaux panachés,
Qui, lorsque l'ouragan réveille sa furie,
Se confondent avec l'herbe de la prairie :
Comme tes cavaliers, ô chaude Barbarie,
De leurs mentons aigus mêlent les poils grossiers
Aux crinières de leurs coursiers!

Depuis ce matin, je contemple
Ton vieux chêne, formant la coupole d'un temple;
Ton superbe et haut peuplier,
Que l'effort de l'orage à peine peut plier;
Et, sous cette coupôle, à tous les vents ouverte,
Ton saule prosternant sa chevelure verte
Sur l'humide gazon dont la terre est couverte :
Comme la pénitente aux pieds du Christ mourant
Prosternait son front, en pleurant.

Beau groupe! ma jeunesse altière
Trouve jusques en toi quelque page guerrière :
Léo rompant un peuplier;
Scéva, devant César montrant son bouclier
Percé de cent vingt coups.... Oh! combien je regrette,
Roseaux qui battez l'air de votre frêle crête,
De ne pouvoir porter, comme vous, une aigrette
Que brunirait bientôt, image des volcans,
La fumée ardente des camps!

Les tableaux qu'étale le monde
Ont entre eux des rapports que le poëte sonde.
Le chêne à côté du roseau
Semble un mâle vieillard debout près d'un berceau:
Ils offrent, l'un la force ; et l'autre la faiblesse.
L'orgueilleux peuplier ressemble à la noblesse,
Que le vent du malheur souvent fracasse et blesse.
Et le saule, voûté comme sous un remord,
Semble méditer sur la mort.

Lith Imbert

CARÉNAGE D'UN BRICK MARCHAND.

Marine.

Prêt à subir le carénage,
Te voilà, pauvre brick ! penché sur le rivage.
L'océan submerge ton pont :
Ta proue a tant de fois ridé son vaste front,
Qu'il déchaîne sur toi sa rage,
Comme pour venger son affront.

On glisse un radeau sous ta quille.
Une frange de mousse à ta carène brille;
Aux bouts de ces rideaux tremblants

Les coquillages verts pendent comme des glands.
Mais soudain la flamme pétille
En léchant tes immenses flancs.

Sur tes bordages elle roule ;
Et la poix enflammée en pluie ardente coule.
A voir, mouvant et replié,
Ton panache de feu dans l'air multiplié,
Et l'affluence de la foule,
On te croirait incendié.

Déjà la flamme diminue.
Elle ne courbe plus sur ta carcasse nue
Sa crinière de vermillon.
Sa fumée, en courant, trace son noir sillon ;
Et sur la robe de la nue
Lance son dernier tourbillon.

On garnit les échafaudages
Du mets dont Robinson régala les sauvages.

Aux étranges chansons des vents,
Douze calfats, qui font pleuvoir des flots bouillants
Dans les fentes de tes bordages,
Joignent leurs maritimes chants.

Maintenant relève ta tête,
Brick ! après le radoub on songe à ta toilette.
D'habiles peintres, à l'envi,
Ornent de festons blancs ton corsage noirci ;
Et d'une poulaine coquette
Ton large front est embelli.

Ah ! le voilà ! Qu'il appareille !
Comme un chapeau léger incliné sur l'oreille,
Sa voile, que gonflent les airs,
Se penche avec orgueil sur le manteau des mers ;
Et sa proue écume, pareille
Au tigre affamé des déserts.

J'aperçois les lames rapides

S'élancer après lui comme des Néréides.
Bonne chance, hardis marins !
Revenez chargés d'or des continents lointains.
Que pour vous les autans perfides
Fassent place à des jours sereins !

Toi, brick, rentre dans ta patrie !
Quand ton corps décrépit, atteint par la carie,
Sera disloqué par les eaux,
Tes membres chaufferont l'âtre des matelots :
A moins que l'orage en furie
Ne t'engloutisse dans les flots.

L'OISEAU DE TEMPÊTE.

Marine.

Frère de la blanche mouette,
Toi dont l'aile ne prend l'essor
Qu'avec celle de la tempête,
Et qui, sans redouter la mort,
T'aventures, frêle victime,
Sur les flots du sonore abîme,
Comme le poëte sublime
S'abandonne aux vagues du sort :

Dans ces déserts, où tu t'isoles,

Où sur toi l'écume des flots
Pend, comme les cheveux des saules
Sur le marbre des noirs tombeaux,
Viens-tu déplorer le naufrage
Des vaisseaux détruits par l'orage,
Et dont la mer, à leur rivage
Ne rend pas même les lambeaux?

Sombre oiseau, tu ne sais te plaire
Et tu ne sembles t'endormir
Qu'au sein des lames en colère,
Toujours prêtes à t'engloutir:
Semblable à ces ames chrétiennes
Qui, dans les tempêtes humaines,
Trouvent, même au sein de leurs peines,
Un abri pour s'en garantir.

J'aime à te voir quand tu t'obstines
A lutter contre les autans;
Quand de flot en flot tu piétines

Comme l'alouette en nos champs;
Quand ton soyeux corset d'ébène
Effleure la vague hautaine,
Et que ta voix grêle et lointaine
Se mêle aux bruits des océans.

J'aime à voir la mer où tu marches,
Les sillons où tu te nourris,
Et les aériennes arches
Que, de flot en flot, tu décris,
Et ton vol saccadé, qui trace
Un long aqueduc dans l'espace,
Dont la tempête, sur ta trace,
Disperse soudain les débris.

Dans ces solitudes profondes,
Va, du ciel, pèlerin des ondes,
Accomplir les sages décrets :
Dis au nocher qu'il se défie
Des beaux jours, auxquels il confie

Ses biens, son navire et sa vie ;
Car l'orage les suit de près.

Et si parfois le calme cloue
Quelque vaisseau sur l'océan,
Passe, et cache-toi sous sa proue *,
Avant-courrier de l'ouragan.
Le marin qui maîtrise l'onde,
Pour explorer les flancs du monde
A besoin que la mer l'inonde
Et rugisse comme un volcan.

* On sait qu'aux approches de l'orage dans les hautes mers cet oiseau se réfugie sous la proue des navires.

A L'''.

Toutes les fleurs de ton parterre :
Roses à l'éclat éphémère,
Éventail des acacias,
Frêles et frémissants lilas,
Dont le violet se reflète
Sur l'étoile des jasmins blancs
Et sur la fraîche colerette
De la marguerite des champs,
T'enveloppent des flots de leur divin encens.
Mais, pour te parfumer d'amour et d'ambroisie,

Mon ame est une fleur aussi !
Dans la tienne, qu'elle a choisie
Pour son jardin de poésie,
Son calice est épanoui.

A l'heure où l'aurore va naître,
Je t'aperçus à ta fenêtre,
Par les meurtrières des remparts.
Tu disparus bientôt à mes ardents regards,
Et j'attendis en vain de te voir reparaître.
Je n'avais fait que t'entrevoir
Et mon ame déjà soupirait inquiète.
Comme un rayon qui passe et que le flot reflète,
Un seul, un seul moment, je te revis le soir !

Sur tes ailes, sylphide, ont fui tout mon espoir
Et tous mes songes de poëte !
Dans une ombre jalouse, hélas ! tu t'effaças;
Et longtemps j'écoutai le doux bruit de tes pas,
Plus doux et plus léger que le chant d'une lyre,

Et plus harmonieux que celui d'un zéphyre
Dont le vol fait neiger des fleurs d'acacias.

A UN GRAND CHÊNE.

Balance avec splendeur le noble poids des ans
Qui repose sur toi, chêne, vieillard robuste!
Permets-moi, comme au jeune arbuste
Battu par le souffle des vents,
De saluer ton front auguste.

Toi qui m'as vu souvent errer seul et sant but,
Arbre majestueux, dont la coupole énorme
Couvre l'immense y grec que ton large tronc forme,
Séculaire Titan, salut!

C'est en vain que l'orage avec fureur t'assiége,
Il vient briser sur toi ses livides éclairs.
Et tes épais cheveux, malgré tes cent hivers,
Ne sont blanchis que par la neige!

Balance avec orgueil ta sombre majesté,
Dans les nuages noirs qui planent sur ta tête.
Le grondement de la tempête,
Dont le monde est épouvanté,
N'est pour toi qu'un concert de fête.

Te souvient-il du jour que, pleurant à tes pieds,
Et dévoré soudain par ces subtiles flammes
Que le premier amour allume dans nos ames,
Tremblant et pâle, j'épiais
La trace de ses pas? Te souvient-il encore
Qu'après l'avoir suivie et déploré mon sort,
Je m'écriai, saisi d'un étrange transport :
Voilà la vierge que j'adore!

Balance-toi sublime, et réponds à ma voix,
Noble roi des forêts, ô sauvage merveille!
Car ton bruit charme mon oreille;
Et chaque fois que je te vois,
Ce riant souvenir s'éveille.

Depuis ce jour sacré qui fixa mon destin,
Quatre fois le printemps a changé ton feuillage:
Tous les soirs tu m'as vu rêver sous ton ombrage;
Et souvent les feux du matin,
Lorsque la nuit replie en silence ses voiles,
M'ont surpris, tout mouillé des larmes que le ciel
Épanche sur les fleurs, de son vase éternel,
Regardant pâlir les étoiles.

Balance avec fierté ton panache flottant!
Découpe, sur le ciel, ces noires arabesques
Qu'au fond des sites pittoresques
On prendrait, au soleil couchant,
Pour de vieilles villes mauresques!

Peut-être ton murmure, ô mon chêne chéri,
Répéta mes soupirs jusques à ses oreilles;
Car son ame, en jouant sur ses lèvres vermeilles,
D'amour m'a tendrement souri.
Oh! ne sois point jaloux si mon bonheur suprême
N'est plus dans ton feuillage, et si mon jeune cœur
Préfère au vague accord de ton nocturne chœur
Ces mots mélodieux : Je t'aime!

Balance ta beauté que rien ne peut ternir.
Tes racines, au sol fortement cramponnées
Ainsi que des mains décharnées,
Sont bien fières de soutenir
Ton beau diadème d'années!

Nous voici tous les deux sous tes feuilles assis.
Moi, rayonnant d'amour, de vie et d'espérance;
Elle, sur son visage, où se peint la souffrance,
Baissant l'arc brun de ses sourcils.

Le superbe occident ferme ses rouges portes.
Tout est splendide et beau. Qui peut donc l'affliger ?
Est-ce le vent qui passe, et qui fait voltiger
Auprès d'elle les feuilles mortes ?

Balance tes rameaux, pour que leur doux parfum
Apaise les douleurs de ma vierge chérie.
Parmi tous les biens de la vie
Mon ame n'en demande qu'un :
C'est le bonheur de mon amie.

Demain sur ton sommet, marche-pied solennel,
Qu'illumine la foudre et que bat la tempête,
J'irai m'agenouiller et prosterner ma tête.
Là je serai plus près du ciel.
Mon ame volera sur l'encens de la terre,
Et j'invoquerai Dieu. Dieu sera son sauveur.
En voyant tant d'amour, de crainte et de ferveur,
Il exaucera ma prière !

Balance-toi, Memnon, et que ton chant divin
Charme les longs échos de cette solitude!
Que ton murmure d'habitude
De ma prière du matin
Soit la musique et le prélude!

Sur ton pied vaste et noir, ma frêle main, jadis,
Entrelaça deux noms. Ils sont couverts de mousse.
J'attends une saison plus riante et plus douce;
J'attends que ces noms soient bénis
Par l'hyménée; afin que, sous tes ombres fraîches,
Je grave de nouveau ce chiffre du bonheur
Que l'amour, pour jamais, burina dans mon cœur
Avec la pointe de ses flèches.

Balance ta tunique au contour dentelé;
Ta tunique aux grands plis d'ébène et d'émeraude,
Qu'avec des fleurs le printemps brode;
Ta tunique où le barde ailé,
En gazouillant, sautille et rôde!

Que je suis bien ici ! je n'ai point de remords.
A mon tendre serment je suis resté fidèle.
Pour me récompenser, Dieu m'a fait aimer d'elle !
De combien d'amoureux trésors
Son amour a semé ma vie aventureuse !
J'aurais voulu mourir lorsque je souffrais tant ;
L'existence m'était à charge : et maintenant,
Je la veux pour la rendre heureuse !

Balance tes bras forts et tes coudes noueux !
Chante, pour qu'à t'ouïr mon ame se délecte !
La faux des siècles te respecte ;
Mais redoute, ô chêne pompeux,
La dent cruelle de l'insecte !

A travers tes rameaux, des fragments azurés
De la voûte céleste à mes yeux se révèlent.
Tigrés d'étoiles d'or, ces fragments étincellent :
Nos coteaux en sont éclairés.....

Mais il est une étoile amoureuse et constante,
Qui n'a qu'un faible éclat, et qu'en mes tristes jours
Je baptisai du nom de lampe des amours :
C'est l'étoile de mon amante.

Balance ta hauteur, qui pourrait défier
Celle du baobab qu'un ardent soleil brûle !
La sève en tes veines circule;
Et tu peux te glorifier
De ta haute taille d'Hercule.

Cette fille des nuits, flambeau mystérieux,
A qui j'ai confié mon cœur, ma poésie,
Mes songes de bonheur et le fil de ma vie,
En dorant le manteau des cieux
Verse à longs flots dans moi la suave espérance.
Et toi, chêne, entretiens les feux du souvenir,
Afin que dans les jours d'un douteux avenir
Je t'aime comme en mon enfance !

Balance avec mollesse, à la chute du jour,
L'aérien palais que forme ta ramée;
Et que la brise parfumée
Y mêle à ton hymne d'amour,
Le doux nom de ma bien-aimée!

RENDS-MOI TON AMOUR.

D'où vient donc que mes yeux sont ternis par les pleurs
Et que ma voix n'a plus que des cris de douleurs?
Hélas! vierge jeune et sacrée,
Si mon corps chaque jour s'attriste et dépérit,
C'est que depuis longtemps tu ne m'as plus souri :
Rends-moi ton amour, Désirée!

Je ne vais plus, le soir, recueillir un baiser;
Je ne vois plus ton cœur sur le mien se poser
Comme un ange à l'aile dorée;

Et je vais, triste et seul, pleurer, au fond des bois,
La perte de ce cœur qui m'aimait autrefois.
Rends-moi ton amour, Désirée!

La fraîcheur du matin fait éclore des fleurs,
Qui perdent, dans les champs, l'éclat de leurs couleurs
Quand vient le froid de la soirée;
Pour les rendre à la vie il faudrait que ma main,
Comme dans nos beaux jours, en décorât ton sein.
Rends-moi ton amour, Désirée!

Un seul mot de pardon, et nos amis, demain,
Accourront célébrer le beau jour de l'hymen.
D'un tendre incarnat colorée,
Ta bouche s'ouvrira pour sourire à ces chants :
« Qu'elle soit bientôt mère, et qu'ils vivent longtemps! »
Rends-moi ton amour, Désirée!

Le ciel sera pour nous prodigue de beaux jours!
Et nous embellirons par de longues amours

Cette union tant désirée !
Ton amour, c'est la vie, et ton dédain, la mort,
Mon ange ! Et pour mourir, je suis bien jeune encor !
Rends-moi ton amour, Désirée !

A MA JALOUSE.

Quels crimes me fais-tu? « Je me plais à fumer!
« Je ne fais rien pour toi! Je ne sais pas aimer!... »
Jalouse jusque d'un cigare!
C'est bien vainement s'alarmer!

Chaque matin je te prépare
De jolis vers, que je te lis le soir.
Là, je te peins mon amour, mon espoir;
Et bien souvent, ma bien-aimée,
Je t'ai dit que cette fumée,

Qui me rend, pour toi seule, et poëte et rêveur,
Devrait, autant qu'au mien, être chère à ton cœur.

Regarde-la ? Dans l'air elle flotte, elle nage;
Puis, elle vient de s'arrondir.
Vois, ne dirait-on pas l'anneau de mariage
Qui doit quelque jour nous unir?

Oh! suivons-la des yeux : par la brise chassée,
Et formant un plus large rond,
Elle vient poser sur ton front
La couronne de fiancée!

Puis, dans les cieux, par les vents effacée,
Ne t'offre-t-elle pas l'image des beaux jours;
Et ne semble-t-elle pas dire :
Videz, jeunes enfants, la coupe des amours;
Car, à vingt ans, le fleuve du délire,
Comme mon flot qui monte et dans son vol expire,
A déjà ralenti son cours?

SOMMEIL.

Viens sur mon sein, ma jeune bien-aimée;
Sur ce vivant oreiller, viens dormir;
Sous le contact de ta tête embaumée,
Ne sens-tu pas ma poitrine calmée
S'épanouir?

C'est que ton souffle a bien plus d'harmonie
Que le zéphyr qui naît, soupire et meurt.
C'est que les chants d'un sublime génie
N'égalent pas sa vague poésie,

Ni sa douceur.

Comme les fleurs qui penchent leurs corolles
Sur d'autres fleurs, je me penche sur toi ;
Et je te dis de si douces paroles !.....
Car mon amour craint que tu ne t'envoles
D'auprès de moi.

Tu pourrais bien t'enfuir vers cette sphère
Que tu quittas, peut-être avec regrets.
Je t'en conjure, oh ! reste sur la terre,
Reste, ou bientôt éperdu, solitaire,
Je te suivrais.

Ou, si tu veux aux plaines éternelles
T'en retourner, songe que j'ai ta foi.
Dérobons-nous aux angoisses mortelles,
Ange du ciel, et dans tes blanches ailes,
Emporte-moi.

TRÉSORS.

Savez-vous quel est le berceau
Où ma timide poésie
Se berce, chaque soir, mollement assoupie,
Comme le flexible arbrisseau,
Caressé par la nuit, s'endort dans la prairie?

Savez-vous quel chaste flambeau
Inonde de clartés divines
Mon front, qu'un bras ardent a couronné d'épines
Éclaire chaque gouffre ouvert devant mes pas,

Éclipse, sous ses feux, les cierges du trépas,
Verse, à flots abondants, une nouvelle vie,
Et fait qu'avec les maux déchirants d'ici-bas
Mon ame se réconcilie?

Savez-vous quel est le miroir
Où mon œil, plein d'amour, se mire
Dans un ineffable sourire,
Comme dans une eau qui soupire
Se contemple l'astre du soir;
Où l'espérance se reflète,
Où de l'horrible désespoir
Jamais l'aile ne me soufflette?

Savez-vous quel divin zéphyr
M'enivre d'encens et de songes,
Noie, en me rassurant par de flatteurs mensonges,
Tous mes doutes dans un soupir,
Et me fait, malgré moi, croire en mon avenir?

Oh ! par un sublime mélange,
Le ciel a réuni tous ces biens dans un ange
Qui du sort ennemi m'a paré tous les coups :
Ce zéphyr, c'est ton souffle, ô belle Désirée !
Ce céleste miroir, c'est ton ame adorée,
J'ai trouvé ce flambeau dans tes yeux purs et doux,
Et ce berceau divin, où ma tête affligée
S'endort avec bonheur, de ses maux soulagée,
Je l'ai trouvé sur tes genoux !

A UNE JEUNE FILLE.

Ange mystérieux, que j'aime et que j'estime,
Réveille ton courage au penchant de l'abîme!
De la force, aujourd'hui qu'un violent amour
Peut, dans un court transport, nous perdre sans retour!
Ange! reporte au ciel ton aile blanche et pure!
Soutiens-moi dans ton vol, moi, frêle créature,
Moi qui suis fait de boue, et toi qui viens des cieux!
De la force, aujourd'hui! de la force pour deux!

Hélas! dans ce chemin qu'on appelle la vie,

Chaque épreuve, pour nous, d'une épreuve est suivie :
Qui peut marcher, exempt de crainte et de regrets,
Sans que le pied lui tremble ou l'égare jamais?
Plus que nos volontés les passions sont fortes :
L'homme, sans le savoir, brise souvent des portes
D'où la réalité sort, et souffle soudain
Sur les illusions qui charmaient son destin.
Nous sommes arrivés à la porte sacrée.
Arrêtons-nous ! gardons la pudeur adorée !
Qu'un sacrilége bras redoute d'y toucher !
Son voile est sur nos fronts, rien n'en doit l'arracher.
L'estime de soi-même est un trésor sublime :
L'affaiblir est un tort; la perdre, c'est un crime !

Oh ! conservons toujours ce charme précieux !
Nous pourrons sans rougir interroger nos yeux,
Y lire notre amour, y mirer nos feux chastes !
Non, les pensers rongeurs, les souvenirs néfastes
Ne sont pas faits pour toi ! Sous l'aile du bonheur,
Belle d'illusions, et fière de pudeur,

Tu lèveras bien haut ton front jeune et sans rides ;
Et nous ne saurons pas combien de jours arides,
Et de nuits sans sommeil, d'heures de désespoir,
Assiégent l'ame en pleurs qui trahit son devoir.

Il est des cœurs flétris, célébrant leurs défaites
Par des crimes nouveaux, par la joie et les fêtes.
Toi, qu'un souffle, en passant, courbe comme une fleur,
Tu mourrais... et de quoi, grand Dieu!... de déshonneur.
Alors la vie, à moi, ne serait qu'un abîme,
Où ta voix me crîrait : « Ma mort, ce fut un crime !
« Honte et remords au lâche!... » Oh! lugubre tableau,
Écarte ta hideur !
Va, notre amour est beau,
Puisqu'il est noble et pur, qu'une haleine fatale
N'a point encor sali sa robe virginale !

Ainsi, me voilà fort ! aux rayons de tes yeux,
Je sens que je m'élève, ange mystérieux !

LA LAVEUSE DU SOIR,

Nocturne.

I

Onze heures du soir ! seul, là-bas, le torrent gronde,
De rochers en rochers précipite son onde,
Et trouble de la nuit la paix grave et profonde ;
Puis, s'agrandit en s'allongeant,
Gémit sous les rocs noirs disposés en arcades :
Et l'écho, dans les monts, dit le bruit des saccades
De l'eau qui tombe et fuit, et jaillit en cascades

Comme des écharpes d'argent.

Et l'astre du sommeil, comme une blanche reine,
Vient encore embellir cette imposante scène;
Plane et dort dans le ciel, et sur la jaune plaine
Promène son front virginal!
Il existe un endroit où le torrent oublie
De rouler furieux. Là, son onde est unie
Comme un jour de bonheur d'une orageuse vie :
Et là, brille un petit fanal.

C'est là que la laveuse, à l'ame frêle et douce,
Mêle au cri du torrent, que l'obstacle courrouce,
Sa voix pure; et, la nuit, à genoux sur la mousse,
On l'entend toujours répéter
La même plainte. Hélas! c'est à la solitude
Qu'elle vient, chaque soir, selon son habitude,
Confier ses chagrins et son inquiétude.
Écoutez : elle va chanter.

II

Astres, dont la chaste lumière
Dans les ombres guide mes pas,
Lune, qui, près de ma chaumière,
Sembles sourire à mes lilas,
Vous éclairez une autre sphère
Où sont réunis les élus.....
Moi je suis seule sur la terre.
Pleurez ! mon bien-aimé n'est plus !

Vert gazon, que l'hiver dévore,
Plaines où nous courions tous deux,
Feuilles, éventail de l'aurore,
Bosquets frais et délicieux,
Vieille chaumière, antique église,
Beaux cieux, de longs crêpes tendus,
Doux zéphyr, amoureuse brise,
Pleurez ! mon bien-aimé n'est plus !

A quinze ans, vierge pure et frêle,
Déjà je rêvais à l'hymen,
Et je me voyais, blanche et belle,
Couronnée, un jour, par sa main.
Adieu, brillant espoir ! Ma vie
S'étiole comme nos fleurs.
La félicité m'est ravie,
Mon bien-aimé n'est plus : je meurs !

III

Et la voix du torrent roulait comme une basse ;
Et l'obscure forêt, que l'ouragan fracasse,
S'agitait, murmurait comme un chant du cercueil ;
Et ce chant, dans les airs, volait de cime en cime,
Grave, lent, solennel, harmonieux, sublime ;
Et la clarté des cieux jetait un demi-deuil
Sur ce tableau frappant ; et cette jeune femme,

Qui dévoilait ainsi les tourments de son ame,
Accordait sa voix faible au grandiose chœur
Que l'univers entier révélait à son cœur.

Et cette voix perçait comme une haute-contre
Dans l'imposant accord de la terre et des cieux ;
Et des plaines, des monts, volant à leur rencontre,
Les échos prolongeaient le chant mélodieux.

IV

Minuit ! au bord de l'eau la laveuse nocturne
A cessé de chanter. Mon ame taciturne
Écoute, doute encore, et redemande en vain
Les célestes accents de la voix du ravin.
Les bois soupirent seuls, et la brise, qui passe,
Mêle à peine un soupir, qui se perd dans l'espace.
Au rugissement du torrent.
Mais, là-bas, au lointain, un petit fanal brille...

C'est celui de la jeune fille
Qui traverse la plaine, et regagne, en pleurant,
La chaumière où dort sa famille.

A UN AMI MALADE,

ET A MADAME D*** QUI LE SOIGNAIT.

Oh ! quand je traversais ces plaines encaissées
Dans un sauvage amas de roches entassées :
Lorsque je franchissais ces monts échelonnés
D'oliviers chevelus vers leur base inclinés :
Lorsque les peupliers, émeraudes colonnes,
Mêlaient au vent du soir leurs accords monotones :
Quand le ciel, au couchant nuancé d'incarnat,
Déployait au levant tout son nocturne éclat :
Lorsqu'enfin, empruntant l'aile de l'espérance,
Mon ame s'élançait sur ton lit de souffrance,

Je ne connaissais pas l'ange mystérieux
Qui, pour te consoler, abandonna les cieux;
Celle qui, s'enfuyant des célestes demeures,
Quitta l'éternité de bonheur, pour nos heures
D'angoisses et d'exil; celle qui, dans ses yeux,
Ne laisse lire aux tiens que des rêves joyeux.

Jeune femme, que je révère !
Ange gardien de l'ami le plus doux;
Toi, qui n'as trouvé parmi nous
Que le fiel amer du Calvaire,
Laisse-moi te chanter, t'admirer, te bénir !
Sais-tu bien ce que Dieu, dans les jours à venir,
Réserve pour ton front ?... C'est la riche auréole
Dont il ceignit jadis le grand Vincent de Paule,
Ou Charles Borromée, après qu'un noir fléau,
Qui livrait, par milliers, ses enfants au tombeau,
Fut vaincu par ses soins et ses longues prières.

Femme ! tu n'as pas craint de coudre des suaires;

D'aventurer ta vie au fond d'un hôpital
Où, chaque jour, la mort venait, d'un bras fatal,
Pour ses hideux festins choisir quelque victime.
Aussi, l'humanité te proclame sublime :
Nos cœurs d'un saint respect pour toi sont pénétrés,
Et tes bienfaits, sans nombre, y sont enregistrés.

Victime du malheur, ame chaste et chrétienne !
Puisqu'il faut qu'en ces lieux le devoir me retienne,
Sauve le noble ami que, tous, nous chérissons.
Il est notre trésor, nous te le confions.
Qu'il sente auprès de toi sa douleur adoucie ;
Répands sur sa souffrance un miel de poésie ;
Et la sérénité renaîtra sur son front,
Et nos cœurs et le ciel t'en récompenseront !

A MADAME ADÈLE LONCLAS.

Elégie.

I

Bien que la plainte soit commune,
Puisqu'elle est dans toutes les voix,
Sur la corde de l'infortune
Je laisse encore errer mes doigts.

Lorsque mon bras, novice et frêle,
Fut se consacrer au labeur,
Je n'eus pour compagne fidèle

Qu'une lyre, écho de mon cœur.

Souvent cette lyre pieuse,
Préludant à des chants divins,
Berça mon enfance rêveuse
Dans la sphère des hauts destins.

Souvent, pour tout autre muette,
Je l'entendis, dans mon sommeil,
Me saluer : Jeune poëte.
Mais quand les rayons du soleil,

A ma fenêtre solitaire,
Remplaçaient le crêpe des nuits :
Lorsque le réveil de la terre
S'annonçait avec tous ses bruits,

Et que la cloche monotone
Sonnait le retour aux travaux :
Dans nos chantiers, où ne résonne

Que le choc des pesants marteaux,

L'ame triste et désenchantée,
Parfois, en pleurant malgré moi,
J'ai dit d'une voix emportée :
Oh ! que je me sens à l'étroit !

Stigmatisé par la misère,
Me voyant pauvre, dédaigné,
Mes doigts se crispaient de colère.....
Maintenant je suis résigné ;

Une douce philosophie
Éclaire ma jeune raison.
Pourtant, chaque pas dans la vie
M'arrache quelque illusion !

II

Tu n'as pas commencé sous ces tristes présages !

Quand tu t'acheminas, vers un but glorieux,
Dans la vie, où, plus tard, t'attendaient tant d'orages,
Ton astre, à son lever, se montra radieux.
Frêle comme une fleur et suave comme elle,
Tu dilatas ton ame au souffle du bonheur :
Telle, quand le zéphyr l'effleure de son aile,
La rose exhale son odeur.

Tu brillas. Les beaux jours aux beaux jours succédèrent,
La jeunesse et l'amour charmèrent ton printemps ;
Mais, comme un songe heureux, ces beaux jours s'effacèrent
Tu devins le jouet des destins inconstants ;
Et l'on te vit, pareille à l'herbe solitaire
Qui croît, le long d'un mur, brillante de fraîcheur,
Mais que l'on foule aux pieds, abaisser vers la terre
Ton front abîmé de douleur.

Tu ne connus jamais les tourments du génie,
Et, cependant, ton cœur fut un de ses autels !
Tu ne ressentis point la fièvre et l'insomnie

Compagnons obstinés des rêves immortels.
Jeune fille, en voyant l'aurore sans nuages,
Tu t'écrias : Le jour sera beau jusqu'au soir!
Mais le vent du malheur, charriant les orages,
Soudain renversa ton espoir.

III

Je sais une maison, dans les champs, isolée.
Son toit se montre seul parmi les oliviers
Qui forment devant elle une modeste allée.
Ses pieds sont entourés par de nombreux rosiers.
Là, jamais on ne voit la joie et le délire ;
On n'entend point des bals les concerts enivrants ;
Mais seulement, parfois, la brise qui soupire,
Ou le mugissement des vents.

Pour ses fils, une mère, en ce paisible asile,
Oubliant ses revers, cherche encor le bonheur.

Tandis que les aînés, sous l'ombrage tranquille,
Demandent à l'étude un avenir meilleur,
Les jeux occupent seuls la belle et blonde tête
Du plus jeune, qu'on voit, dans les longs rameaux verds
S'asseoir sur le feuillage, ou sur l'escarpolette
Qui le fait voler dans les airs.

IV

O vous qui des douleurs sondâtes les abîmes !
Si jamais votre cœur ressentit les effets
Produits par le malheur sur les grandes victimes
Qu'il arrache au bonheur comme de vils hochets,
Songez que, dans ces lieux, une grande ame pleure;
Que c'est là qu'elle espère. Et, si vous y passez,
En jetant un regard sur sa pauvre demeure,
Ne pleurez pas !.... mais bénissez !

RÉPONSE

DE MADAME ADÈLE LONCLAS.

Sur mes jours oubliés, jeune homme, quelques fleurs!
Quelques tendres regrets accordés à mes pleurs !
Oh ! mille fois merci. Ta voix mélodieuse,
Comme un écho céleste, adoucit le malheur ;
Et, sur ta lyre harmonieuse,
Quand ta main erre aventureuse,
Elle fait aimer la douleur.

Ne te plains pas du ciel ! il t'a créé poëte.
Toi ! sous la pauvreté courber ta jeune tête,

Alors qu'elle recèle et génie et talent !
Toi ! riche par le cœur, foyer noble et brûlant !
Lève plutôt ton front ! Ta part est grande et belle !
Plus d'un voudrait avoir ton ame pour trésor ;
Plus d'un, sur sa couche infidèle,
Porte envie à tes rêves d'or.

Ne te plains pas du ciel ! Ta mère, heureuse et fière,
Au modeste logis quand tu rentres le soir,
T'enveloppe d'amour, sous les yeux de ton père
Toujours joyeux de te revoir.

Ne te plains pas, enfant ! Tu ne sais pas encore
Ce que c'est que pleurer sur des tombeaux muets ;
Ce que c'est qu'écouter... et n'entendre jamais
La voix que notre voix implore !

Jouis de ton heureux printemps,
Sans regretter l'or, la puissance :
Avec la paix et l'innocence

On est toujours riche à vingt ans.

Laisse de l'orgueil la fumée
A qui ne vient jamais, le soir,
Grave et pensif, sous la ramée,
Prier, méditer, et s'asseoir;

A qui, le matin, quand l'aurore
Éveille les gais passereaux,
Péniblement sommeille encore
Sous la frange de ses rideaux !

Dédaigneux des biens qu'on envie,
Sans t'enquérir du lendemain,
Avance gaîment dans la vie,
Marteau, truelle et lyre en main.

Avance, avance avec courage !
Poëte, ouvrier tour à tour,

Tu sauras mêler le voyage
De travail, de fleurs et d'amour.

A MON AMI COSTE,

PEINTRE, A TOULON.

I

Charmant peintre de fruits, et de fleurs, et d'oiseaux,
Et des libres enfants de l'empire des eaux,
Coste ! jeune vieillard, dont les veilles arides
Sur ton front, avant l'âge, ont ciselé des rides :
Toi, qui sacrifias tes rêves et ton sort
Au labeur dont le bras encloua ton essor :
Né sous le même ciel, comme lui prolétaire,
Mon luth dans ton pinceau vient saluer un frère ;

Et, narguant le dédain, la misère et l'affront,
Épines dont les dards ont tatoué ton front,
Secouer sur tes jours, vierges de jalousie,
Toute mon amitié, toute ma poésie.

Scrute ton avenir, pauvre prédestiné,
A souffrir sans espoir comme moi condamné!
Vois combien de Midas commenteront tes œuvres,
Qu'ils ne comprendront pas; et combien de couleuvres
Baveront, en sifflant, sur leurs points imparfaits!
Vois ces petits Crésus, qui prônent leurs bienfaits,
Accueillir tes débuts sous un masque hypocrite;
Puis, à leur vanité, dans leurs regards inscrite,
T'immoler sans pitié. Le génie est l'aimant
Qui de la foudre humaine aspire l'élément :
Si tu dois la braver, viens sur son autel, Coste,
Offrir ta jeune tête en sublime holocauste!

II

Ami, j'ai savouré bien de bruyants jeudis,

Où nous allions, aux champs, déchirer nos habits,
Où, combattant au son de grotesques cymbales,
Nous voyions les cailloux grêler comme des balles,
Et cribler, en passant, nos casques de papier.
Mes ennuis de vingt ans me font bien expier
Ces beaux jours! Des douleurs ma lèvre a bu le philtre;
Et je sens qu'à travers mon cœur ce poison filtre.
Quand le bruit du travail se mêle aux gais refrains,
Mon esprit, enchaîné, vole en brisant ses freins :
Et je voudrais, alors, dans les glaces des pôles
Engloutir le manteau qui brûle mes épaules.

Voilà souffrir! Pourtant ma truelle et mon luth
Ont, ensemble, au travail trois fois crié salut.
Les promesses des grands n'ont pas pu les corrompre;
Et, sous leur joug de fer, j'ai ployé sans me rompre.

Et j'en bénis le ciel; car un ange, aux yeux noirs,
A de ses blanches mains, célestes encensoirs,
Versé sur mes destins un miel de poésie,

Et, d'un bras caressant, me rattache à la vie;
Car je sentais en moi la sève de mes jours
Comme un ruisseau glacé, se figer dans son cours;
Car mes chairs devenaient livides, violettes,
Ainsi que Géricault au milieu des squelettes;
Car dans Paris, égout de boue, océan d'or,
Le spectre de Moreau, fatal Adamastor,
M'indiquait le grabat chaud de son agonie,
Et me disait : Voilà le tombeau du génie!

Prends garde, ami, ton art compte plus d'un martyr!
Si quelque affreux démon t'excitait à partir
De ton toit paternel, pour un ciel plus propice :
Songe que Zurbaran mourut dans un hospice!

III

Coste, nos cœurs, chargés d'une semblable croix,
Nouveaux Cyrénéens, s'entr'aideront; et crois

Que la sororité de nos deux existences
Adoucira, du moins, nos communes souffrances!
Nous irons, quelquefois, assis sur les penchants,
De la création ouïr les mille chants.
Nous irons admirer les champs perlés de givre;
Les bois mélodieux, où chaque arbre est un livre
Dont l'insecte rongeur, qui s'y creuse un séjour,
Illustre les feuillets d'arabesques à jour;
Les nocturnes flambeaux, divins hiéroglyphes,
Qui triplent leurs essaims au fond des vastes glyphes
Par les siècles taillés dans les veines des rocs.
Nous irons voir nos monts, aux gigantesques blocs,
Et leur base fleurie, où nos sœurs, les abeilles,
D'un butin parfumé remplissent leurs corbeilles.

Et là, quand le soleil, penché vers l'occident,
Plongera dans les flots son diadème ardent;
Quand ses feux voûteront, comme un immense cintre,
Les nuages pourprés, je te salûrai peintre.
Tandis que tu peindras ces pompeuses beautés,

Sous ton noble contact, ma voix, à tes côtés,
Loin de l'agiotage et du fracas du monde,
Dans ces parcs naturels que la tempête émonde,
Chantera l'incendie arboré dans les cieux,
Le crépuscule brun, les monts silencieux;
Puis, nous écouterons toutes ces voix divines,
Harmonieux encens qui monte des ravines
Sur les ailes des nuits; et, prophète inspiré,
A la face du ciel, Coste, je te dirai :
« Le baptême de feu, depuis dix ans, t'appelle,
« Lève-toi,... marche, et meurs dans la voie éternelle! »

BOUTADE.

À quoi bon, chaque jour, m'étourdir les oreilles,
Et, me vantant Paris et ses rares merveilles,
Dire : Ce n'est que là qu'on peut se faire un nom?
Vous perdez votre temps; je vous ai dit que non!
Je ne quitterai pas l'océan qui m'inspire;
Ni le ciel du Midi, qui semble me sourire.
Je suis très bien ici. Les pauvres ouvriers
M'apportent, tous les ans, un rameau de lauriers
Dont le prix est, pour moi, plus doux que la couronne
Que la reine du monde à ses poëtes donne!

Trouverai-je à Paris la forêt de vaisseaux
Qui se balance, et fuit sur les sauvages flots?
Trouverai-je à Paris nos fraîches provençales?
M'y rendrez-vous le chant de mes cloches natales?
Non, n'est-ce pas? Eh bien! laissez-moi mon chantier,
Mon marteau destructeur, l'honneur de mon métier;
Laissez-moi mes amis; laissez-moi, pour théâtre,
L'étagère grotesque, et son tapis de plâtre;
Car, si vous revenez me parler du bonheur
Que peuvent procurer l'aisance et la grandeur,
Je me retrancherai derrière ce principe :
Une vierge d'amour, ma truelle, et ma pipe.

A LA FUMÉE DE MA PIPE.

Charmant tableau de la vie éphémère,
De nos beaux jours, du fragile bonheur,
Fuis dans les airs, vapeur bleue et légère,
Dont le parfum est si doux à mon cœur !

I

Combien de fois, assis sur des décombres,
Interrogeant l'avenir incertain,

J'ai vu tes flots, comme de vagues ombres,
Tourbillonner au soleil du matin.
Tu t'envolais; chacun de tes nuages
De mon enfance était un heureux jour;
Et, souriant aux rêveuses images
Qui, vers le ciel, s'enfuyaient sans retour,
Je me disais : Heureux âge! où la vie
N'a de souci que de chercher des jeux,
Que de courir, dans la verte prairie,
Lorsque revient le jeudi bienheureux,
Pourquoi fuis-tu? Pourquoi l'âge de peine,
Où, pour gagner le pain de tous les jours,
Loin des plaisirs, le travail nous enchaîne,
Oppose-t-il une écluse à ton cours?
Puis, mon esprit abandonnant la terre,
Je m'oubliais dans des songes divins.....
L'heure sonnait. Déjà, sur l'étagère,
De mes amis j'entendais les refrains.
Alors, adieu souvenirs, rêverie :
Tout s'enfuyait, jusques au lendemain.

Et c'est ainsi que ma philosophie
N'a pour rêver qu'une heure le matin.

Charmant tableau de la vie éphémère,
De nos beaux jours, du fragile bonheur,
Fuis dans les airs, vapeur bleue et légère,
Dont le parfum est si doux à mon cœur!

II

Parfois, le soir, lorsqu'un hiver terrible
Dans nos climats déchaîne ses rigueurs,
Près du foyer, assis calme et paisible,
La pauvre pipe a bien quelques douceurs!
Et toi, fumée, en nuages bizarres
Sous mon plafond tu t'en vas voltiger.
Un souffle vient, c'est le cri des fanfares,
Un grand combat commence à s'engager :
Vainqueurs, vaincus, mille guerriers difformes,

Pour la plupart sans têtes et sans bras,
En se heurtant changent cent fois de formes :
Un autre souffle éteint tout ce fracas.
Que j'aime bien ces flots dont tu m'enivres !
Je vois comme eux fuir les illusions
Qui me berçaient. Quel vaste champ tu livres,
Douce fumée, à mes réflexions !
Je me crois roi lorsque tu ceins ma tête !
Oh ! je conçois que l'ame du poëte
Monte vers Dieu sur ton bleuâtre encens ;
Et que, toujours, ta vapeur embaumée
Soit un remède à ses chagrins cuisants.

Envole-toi, ma riante fumée,
Toutes les fois que l'heure du repos
Des ouvriers suspendra les travaux !

UN AMI DEVENU RICHE.

De l'or, s'écriait-il, de l'or! Sans or, la vie
Qu'est-ce? rien! plus rien! plus d'attraits!
Et d'un désir brûlant son ame poursuivie,
Se consumait en vains regrets.

Puis, vous l'avez servi, richesses désirées,
Salaire de son cœur rampant!
Mes souliers blancs, auprès de ses bottes cirées,
Font un contraste trop frappant
Pour qu'il s'arrête et cause avec moi, dans la rue,

Comme nous le faisions jadis.
Notre jeune amitié, de son cœur disparue,
Pleure, sous mes humbles habits !
Ma main, rude et plâtreuse, à sa main délicate
N'inspire plus que le dégoût.
Il dit, lorsqu'en chansons, parfois, ma joie éclate :
« C'est un poëte, c'est un fou! »
Il publie en tous lieux qu'il a six redingotes
Et des sous-pieds aux pantalons :
Oh! je ris quand j'entends de ses luisantes bottes
Claquer les sonores talons.
On me dit que partout il critique ma muse :
Sa critique est celle d'un sot ;
Il peut continuer, puisque cela l'amuse.
S'il cherche à me prendre à l'assaut,
S'il s'élève un peu trop, d'un coup je puis l'abattre;
Car les cœurs poëtes sont chauds.
Il a déjà reçu la cocarde de plâtre
Et les épaulettes de chaux,
Un matin qu'il passait, en habits magnifiques,

Sous les fenêtres d'un chantier,
Et qu'il vint essuyer les rires sarcastiques
Des vieilles femmes du quartier.

L'OISEAU DES CYPRÈS.

Oiseau ! que viens-tu faire au sein des noirs cyprès
A qui le vent arrache un hymne de regrets ?
Aimes-tu le triste murmure
Qu'exhalent leurs cheveux aux funèbres couleurs ?
Vois, à côté, les champs étinceler de fleurs ;
La brise effleurer la verdure ;

Les boutons d'or des prés resplendir au soleil ;
Et tes doux compagnons saluer leur réveil
En voltigeant dans le feuillage !

Écoute leurs accents ! Ils sont dans les forêts :
En est-il un qui vienne au milieu des cyprès,
Rêver, comme toi, sous l'ombrage ?

Sur ces pâles tombeaux laisse pleurer, le soir,
L'orphelin resté seul avec son désespoir,
A la mort d'une mère sainte
Qui lui montra du ciel le radieux séjour.
Laisse pleurer celui dont la vierge d'amour
Repose froide en cette enceinte.

Frère ! je t'ai compris. Mon cœur avec le tien,
Ici, semblent avoir un muet entretien.
Pour nous, dans cette sombre vie,
Ni les bruyants concerts, ni les plaisirs des champs,
Ni les gais compagnons dont on entend les chants..,
Rien n'est doux...., que la rêverie !

L'HIVER.

AUX RICHES.

I

Lorsque sur nos roches scabreuses,
Froid comme le trépas, le soir
Étend ses ailes ténébreuses;
Lorsque, de leur sombre encensoir,
Les vagues font jaillir l'écume
Dans les airs surchargés de brume,
Sur ces rocs, que le temps consume,
Pâle et rêveur, je viens m'asseoir.

Nul ne sait ce que je médite
Dans ce sommeil de l'univers,
Où la terre semble maudite
Sous le sceptre des noirs hivers.
Nul ne sait ce que la tourmente,
Que l'éclat de la foudre augmente,
Fait dire à la vague écumante
Dont elle gonfle les flancs verts.

Nul ne sait ce que la tempête,
Avec ses hurlements lointains
Que l'écho sourdement répète,
Prédit à nos jours incertains.
A l'esprit que le doute accable
Le ciel demeure impénétrable,
Et l'avenir inexorable
Garde le livre des destins.

Voici l'hiver. Et des orages

L'essaim va s'abattre sur nous,
Et ma voix, sur ces bords sauvages,
Chante, dans les vents en courroux :
Pourquoi n'avons-nous pas des ailes
Pour fuir loin des glaces cruelles,
Et, semblables aux hirondelles,
Voler vers des climats plus doux !

II

Et penser qu'en ces jours de deuil, où la nature
S'endort sous les frimas, veuve de sa parure,
Où les flots sous les rocs rampent pâles et froids,
Comme les courtisans rampent aux pieds des rois;
Où le mistral glacé, qui rugit avec force,
Dépouille les forêts de leur robe d'écorce
Et de leurs longs cheveux en doux accords féconds;
Où la neige blanchit de livides flocons
Le gazon de la plaine; où le ciel même entonne

Le funèbre concert de sa foudre qui tonne :
Penser que, dans ce jour, image de celui
Où le dernier soleil pour le monde aura lui,
Où pour nous le néant rouvrira ses cratères,
La fortune et l'orgueil, hydres héréditaires,
Sur la mer des plaisirs vont se vautrer soudain ;
Que le pauvre, accablé de mépris, de dédain,
Va, furtif comme un loup qu'un long hiver affame,
Pour assouvir sa faim jouer un rôle infâme,
Ou livrer au scalpel de l'oisif carabin
Son corps bientôt cadavre et mort faute de pain ;
Et que le corbillard qui vers le cimetière
Roulera sourdement sa funèbre poussière,
Ne sera salué que d'un rire moqueur.....
Oh ! ce hideux tableau déchire et fend le cœur !

Oui... l'hiver qui remplit les salons, les théâtres,
Remplit aussi la morgue et les amphithéâtres.
Heureux riches, pour vous cet hiver attrayant
Est le bourreau du pauvre ; il tremble en le voyant ;

Et quand le froid s'éveille aux derniers jours d'octobre,
Il rêve en frissonnant l'agonie ou l'opprobre.

Pourtant si quelque jour ce peuple se cabrait
Pour redevenir roi, qui l'en empêcherait?
Quelle digue opposer aux torrents populaires
Enflés par tant de sang, de pleurs et de colères?
De stupides soldats? Des canons étrangers?
Mais l'on sait que ce peuple, à l'heure des dangers,
Quand le poids de ses maux et de ses fers s'aggrave,
Secoue un haillon rouge, avec son fer y grave
DU PAIN OU LA MORT, puis, noble toréador,
Écrase le taureau royal aux cornes d'or,
Entasse, arme à l'instant cent phalanges guerrières,
Refoule l'étranger, recule ses frontières;
Et ses tyrans brisés, ses combats glorieux,
Ses fers anéantis, ont prouvé que les cieux,
Irrités comme lui d'une longue souffrance,
A ses sanglants excès avaient souscrit d'avance.

Riches, à vos plaisirs faites participer
L'homme que les malheurs s'acharnent à frapper.
Donnez aux bons vieillards que le faix des ans courbe
Un grabat et du pain, un âtre et de la tourbe;
Tendez des bras sauveurs au génie abattu;
Encouragez les arts, soutenez la vertu;
Et le pauvre qui meurt sur quelque froide borne,
Qui regarde vos chars voyageurs d'un œil morne,
Qui reste anéanti par la faim et le froid,
Ne s'écrira jamais, dans son horrible effroi :
Quand chaufferai-je donc ma poitrine engourdie
Au seuil de leurs palais fumants sous l'incendie?
Quand mes doigts décharnés palperont-ils cet or
Qu'un coffre-fort étreint comme un cadavre mort?

Oh! faites travailler le père de famille
Pour qu'il puisse abriter la pudeur de sa fille,
Pour qu'aux petits enfants, maigris par les douleurs,
Il rapporte, le soir, du pain et non des pleurs;
Afin que son épouse, au désespoir en proie,

Se ranime à sa vue et l'embrasse avec joie;
Afin qu'à l'Éternel, à l'heure de la mort,
Vous n'offriez pas un cœur carié de remords.

Et l'humanité désolée
Dilatera son ame heureuse et consolée,
Comme le jeune lis lève dans la vallée
Son front de neige, alors que les larmes du ciel
Dans l'urne du matin épanchent leur doux miel.

Et les populaires tempêtes
Ne menaceront plus d'éclater sur vos têtes.
Elles se dissoudront au soleil de vos fêtes,
Et vos plus beaux concerts seront les chants d'amours
De ceux dont vos bienfaits auront sauvé les jours.

MÉDITATION SUR LES TOITS.

Le travail me retient bien tard sur ces toitures !.....
Le bruit des ateliers, le fracas des voitures
Meurent dans l'air, pareils aux derniers sons d'un chant.
La nuit ternit le fard dont le soleil couchant
Tapisse les sommets des monts qui nous dominent,
Et la ville et le ciel ensemble s'illuminent.

Que de fois, contemplant cet amas de maisons,
Qu'étreignent nos remparts couronnés de gazons,
Et ces faubourgs naissants, que la ville, trop pleine,

Pour ses enfants nouveaux élève dans la plaine,
Immobiles troupeaux, où notre clocher gris
Semble un pâtre au milieu de ses blanches brebis,
J'ai pensé que, malgré notre angoisse et nos peines,
Sous ces toits fraternels il existait des haines,
Et que des murs, plus forts que ces murs mitoyens,
Séparaient ici-bas les cœurs des citoyens!.....

Lorsque le vent marin souffle un parfum d'orage,
Avant que la tempête ait assombri la plage
Nous voyons s'attrouper nos légers goëlands;
Ils volent au-dessus des nuages roulants;
Et, sous les yeux du ciel, contre l'éclair livide,
Dans leur sainte union ils trouvent une égide.
Quand notre ciel se teint de sinistres couleurs,
Quand nos fronts sont courbés par le vent des douleurs,
Frères, rallions-nous! Les tempêtes humaines,
L'éclair de la discorde et le torrent des peines,
Et tous les noirs fléaux dont leurs flancs sont munis,
Ne nous atteindront pas si nous sommes unis.

Pourquoi, pour les partis, armer nos bras du glaive?
La fumée, aux longs flots, qui de vos toits s'élève,
Ne confond-elle pas, à l'approche des cieux,
Les flots blancs aux flots gris, et les flots noirs aux bleus?
Celle du haut palais, celle de la chaumière
Montent, et nulle au ciel n'arrive la première.....
Quel éloquent tableau de la fraternité!
Frères, tout, parmi nous, prêche l'égalité.
Joignons, joignons nos voix aux voix de la nature:
Afin que nous voyions briller l'aube future
Du jour qui pourprera le vin de nos festins,
Et qui de nos enfants dorera les destins.
Sous les efforts bénis du coursier populaire,
La marche du progrès tous les jours s'accélère :
Le ciel, à l'orient, s'est éclairé pour tous.....
Frères, n'en doutons pas, l'avenir est à nous!

LE FORÇAT.

Regardez ce forçat sur la poutre équarrie
Poser son sein hâlé, que le remords carie.
Du crime, dont il se repent,
Se retrace à ses yeux l'accablante peinture;
Et, de son pied à sa ceinture,
La chaîne qui l'étreint monte comme un serpent.

Si son ame pour moi devenait expansive!
Si je pouvais scruter, dans sa tête pensive,
Ce remords, pour toujours ancré :

Et vous dire les maux que joint sa flétrissure
A la profonde meurtrissure
Qu'offre son corps hideux par ses fers échancré!

Mais il semble combattre un feu qui le dévore :
Sa casaque a trempé dans le sang du Centaure!
Et, par un mouvement subit,
Aux cris de l'argousin dont la colère éclate,
Sont front brun devient écarlate
Comme son écarlate habit.

Au travail, le cancer du remords l'accompagne.
Il revient plus ardent à sa rentrée au bagne.
Et, sur ces rares cheveux gris,
Son bonnet couleur de feu pèse;
Et son vêtement rouge, ainsi qu'une fournaise,
Consume lentement ses membres amaigris!

LE CHOEUR DES FLOTS.

Marine

PRÉLUDE.

Pourquoi donc vous fuyais-je? ô mes vagues chéries!
J'oubliais votre voix, chère à mes rêveries,
Foyer inspirateur! Mais je reviens à vous.
Je viens revoir encor cet abrupte rivage,
Où, jadis, s'écoula mon enfance sauvage,
En regardant vos fronts blanchis par le courroux.

Je chasse devant moi le sable de vos grèves.
Je m'assieds sur ces rocs, tant chéris de mes rêves.
Si jamais le destin loin de vous m'appelait,

Berceau des souvenirs de mon adolescence,
J'invoquerais encor votre rude éloquence,
Et votre chant du soir, quand le ciel s'étoilait !

Minez ces rocs ! chantez, mes vagues bien-aimées !
Laissez-moi savourer ces brises embaumées
Par les vapeurs des mers ! A moi cet horizon,
Où mon ame de feu, cent fois s'est élancée,
Prompte comme l'éclair ou comme la pensée ;
Où je voyais surgir votre blanche toison !

A moi le beau tableau de la plage marine,
Où je sentais mon cœur grandir dans ma poitrine
Lorsqu'elle s'emplissait des brises d'Archipel !
A moi notre ciel pur, nos étoiles si belles !
Des maritimes rocs à moi les fronts rebelles
Que déchire l'éclair comme un brûlant scalpel !

Mais je vois des pêcheurs qui regagnent leurs huttes.
Le goëland décrit d'inégales volutes

En fuyant dans les airs. C'est le soir. Tout s'endort.
Les flots chantent en chœur; et leur murmure est vague
Comme le bruit des bois qu'un léger vent élague;
Ils s'adressent ensemble au noir rocher du bord :

CHOEUR DES FLOTS.

Majestueuse masse, aux flancs nus, au front large,
Combien as-tu bravé de ces noirs ouragans
Dont les clameurs pour nous semblent sonner la charge,
Et dont le vent nous range en longs escadrons blancs?

Salut, ô notre roi! Quand durant la tempête
La mer mugit, et s'enfle, et le ciel se brunit,
D'un bond rapide et sûr nous volons sur ta tête,
Et nous la couronnons d'écume et de granit.

Souvent ce diadème, aussi blanc que l'albâtre,
Semble un casque géant couvrant un noir guerrier;
Et l'on dirait alors que, seul, tu vas combattre
Les cieux, les mers, la foudre et l'univers entier.

Parfois, rendant soudain l'illusion complète,
L'aigle, au regard farouche, au maintien arrogant :
En guise de cimier, sur ce casque d'athlète
Se pose, et l'on dirait le formidable Argant.

Nous t'aimons, sombre roc! N'es-tu pas notre père?
Tu nous vois devant toi toujours humiliés;
Et quand l'orage, sourd, rentre dans son repaire,
Sous l'aile du zéphyr nous caressons tes pieds.

Nous t'offrons en présent de superbes navires
Qui, chargés de trésors, croyaient impunément
Traverser, malgré nous, nos souverains empires,
A l'aide d'une voile et d'un morceau d'aimant.

Mais lorsque tu nous vois, dupes de leur manœuvre,
De leur fuite, un instant, demeurer tout surpris :
Au sein de l'océan nous achevons notre œuvre,
Et nous t'enrichissons de leurs sanglants débris.

C'est toi que nous voyons quand, grossis par l'orage,
Nous commençons à poindre au bout de l'horizon;
Et vers toi, comme au but d'un long pélerinage,
Nous nous dirigeons tous, poussés par l'aquilon.

Tu formes des boudoirs, pour ces amants timides
Qui cachent leur bonheur aux regards importuns;
Leur barque flotte au gré de nos baisers humides,
Et l'amoureuse mer leur verse ses parfums.

Quand le manteau du ciel est tigré d'étincelles,
Tu sembles méditer au bruit des longs échos;
Tu vois les gerbes d'or qui suivent les nacelles
Quand, fantômes légers, elles rasent les eaux.

Quand notre blanche troupe, en hurlant, se fracasse
Sur tes longs pieds, noircis par les siècles vainqueurs,
Tu joins le roulement de ta sauvage basse
Aux doux airs cadencés des chansons des pêcheurs.

Et lorsqu'en bouillonnant, notre écume découle,
En milliers de flocons, sur tes noirâtres flancs,
Tu sembles, à travers les vagues et la houle,
La tête d'un vieillard couvert de cheveux blancs.

En vain, superbe roc, colosse inébranlable !
L'éclair ciselera des rides sur ton front,
Et des lambeaux de rocs seront changés en sable ;
En vain les ouragans sur toi se briseront :

Tu survivras toujours, pour poser des limites
Au terrible élément qui semble envahir tout ;
Et quand tous ces rochers, tes chétifs satellites,
Disparaîtront, toi seul tu resteras debout !

LA BARQUE A SEC.

Marine

I

Un beau matin, sur la rive muette,
Une nacelle, effilée et fluette,
Se balançait;
Et chaque flot, illuminé par l'aube,
En l'entourant d'une luisante robe,
La caressait.

Un ciel heureux, une mer éclatante,

Des vapeurs d'or la diaphane tente
Qui la couvrait,
Et les zéphyrs, sous qui la mer se plisse,
Tout lui jetait un parfum de délice
Qui l'enivrait.

Le soir..... les flots avaient quitté la rive.
La barque était à sec, triste et pensive
Comme un vieillard.
Le vent soufflait. Et le ciel, sans étoiles,
Disparaissait sous les nocturnes voiles
Du noir brouillard.

II

Pauvre petit esquif, délaissé sur nos grèves!
Comme tes flots dorés, hélas! nos premiers rêves
Nous bercent d'avenir; mais ils sont bien trompeurs!
Et nos illusions, nos amours ineffables,

Ne brillent qu'un instant, puis s'envolent, semblables
A tes éphémères vapeurs.

Oui, tout luit, tout rayonne au matin de la vie!
Mais la clarté du jour de la nuit est suivie.
Quand vient le soir des ans, l'homme, désenchanté,
N'étant plus soutenu par le flot d'or des rêves,
Comme toi, pauvre esquif, reste à sec, sur les grèves
De la froide réalité.

LA CHALOUPE.

Marine.

Bien que moins vive et moins coquette
Que la yole (*), ta sœur cadette,
Tu fends des flots la haute tête
Comme un rapide cachalot.
A cheval sur la blanche croupe
Des lames, que ta quille coupe,
Tu sembles, ô large chaloupe,

(*) La chaloupe est la plus grande embarcation au service d'un navire, la yole en est la plus petite. La prononciation marine ne fait que deux syllabes du mot yole, en donnant à l'y la valeur de deux l mouillées.

Franchir la rade au grand galop.

Quand tu dors sous quelque bordage
De ton navire, un long cordage
S'agrafe à ton épais corsage,
Et, comme un bras ami, le ceint.
Puis, quand la mer hurle et se dresse,
Ton vaisseau sur ses flancs te presse,
Comme une mère, en sa détresse,
Étreint son enfant sur son sein.

LA SOMNAMBULE DES MERS.

Ballade Maritime.

I

Minuit sonne. La luciole
Argente de ses feux les liquides déserts.
Ne distinguez-vous pas, flottant au gré des airs,
Une robe blanche qui vole?.....
C'est la somnambule des mers.

Oh! silence! Elle s'approche;
Et, d'un pas silencieux,

Monte au sommet d'une roche,
Pour interroger les cieux.

Mais l'horizon est sans tache.
Elle court sur le récif,
Et, de ses doigts blancs, détache
Le nœud qui retient l'esquif.

II

Viens! soupirait le zéphyr tendre;
Pour toi j'ai fait fleurir ces bords;
A chaque bruit je crois t'entendre;
Et la mer, qui semble t'attendre,
Joint sa prière à mes transports.

Oh! viens sous mon plafond d'étoiles :
Mes ailes sont pour tes pensers,
Mon souffle pour tes blanches voiles,

Et, pour ton sein que tu me voiles,
Tous mes parfums, tous mes baisers!

Et la barque était entraînée.
Et, sur le flot phosphorescent,
Luisait une ardente traînée,
Que la somnambule étonnée
Suivait des yeux, en souriant.

« Voilà, disait la douce fille,
« Voilà l'étoile des guerriers
« Dont sa jeune poitrine brille!
« Cet air enflammé, qui scintille,
« C'est sa couronne de lauriers!

« Au mâle appel de la patrie
« Il offrit son sang et ses jours;
« Il quitta sa mère chérie;
« Il étouffa l'idolâtrie
« Qu'il avait vouée aux amours:

« Oh ! que le ciel le récompense
« De tant de sublimes douleurs,
« De tant de beaux jours qu'il dépense !
« Qu'un ange, dans ses maux, le pause
« Avec le baume de mes pleurs !

« Mais voici des drapeaux, des glaives !
« Voici mon bien-aimé vainqueur,
« Qui foule le sable des grèves
« Où les vents caressaient nos rêves,
« Et qui m'appelle sur son cœur.....

« Volons ! »..... L'esquif cingla vers le large. Et la vierge
Semblait presser quelqu'un contre son sein mouvant;
Mais ses bras étendus n'embrassaient que le vent;
Et l'éclair s'allumait, comme un funèbre cierge,
Dans un ouragan noir qui montait du levant.

« Oh ! s'écriait l'enfant si joyeuse naguère,

« Pourquoi, mon beau vainqueur, ramènes-tu la guerre?
« Entends-tu le canon? n'est-ce pas l'ennemi
« Qui vient incendier le village endormi? »

Ce n'est pas le canon, c'est la foudre qui gronde!
Chaque soir le trépas sur les mers fait sa ronde.
Oh! qui te sauvera de la fureur des flots?
Quelle oreille entendra tes déchirants sanglots,
Quand tu t'éveilleras, et que loin de la rive
L'orage aura jeté ta barque qui dérive?

Et l'ouragan noir déroulait,
Comme un formidable monarque,
Des nuages massifs l'escadron violet;
Et la vierge se réveillait
A l'instant où la foudre éclatait dans sa barque.

III

On a dit que les flots ne l'engloutirent pas;

Que sur la mobile surface
Du gouffre amer où tout s'efface,
Un flamboyant guerrier vint lui tendre les bras.
Il était décoré de la balle ennemie.
« Me voici ! viens, dit-il, viens ma fidèle amie,
« Viens, toi qui m'appelais dans le calme des nuits,
« Toi dont l'ame, livrée à d'éternels ennuis,
« Eclipse en pureté la neige des lavanges !
« Que ta vie, exhalée en divines louanges,
« Ne regrette jamais le monde que tu fuis ;
« Car le digne séjour des héros et des anges,
« C'est le ciel, où je te conduis ! »

ISABELLE LA BLANCHE.

Ballade Maritime.

I

Geoffroi, l'intrépide pêcheur,
A séduit la jeune Isabelle,
Dont chacun vantait la blancheur.
Tandis qu'aux pieds d'une autre belle
Il porte son cœur et ses vœux,
La blanche fille, aux noirs cheveux,
Expire en nommant l'infidèle.

II

Un an s'est écoulé depuis le sombre jour
Où l'essaim attristé des vierges du village
Descendit Isabelle à son dernier séjour.....
Le soir brunit les rocs; et Geoffroi le volage
Attend dans son bateau, près du bord amarré,
Que par l'astre des nuits le ciel soit éclairé.

Mais....., de ces rochers noirs, qu'envahit la marée,
D'où vient que, tout à coup, la barque est démarrée?
Geoffroi des flots bruyants ne peut être vainqueur,
Et le froid de la nuit a passé dans son cœur.....
Il sent s'évanouir son courage intrépide;
Car jamais le bateau ne vola si rapide;
Ni ses membres de bois, que le tangage tord,
Sous l'étreinte des flots ne craquèrent si fort.

Ciel! un fantôme blanc saute dans la nacelle!...

—

— « C'est moi qui t'ai conduit ici. Reconnais-tu
« Celle dont tu souillas les jours et la vertu ? »
Et Geoffroi s'écriait : « Grâce, grâce, Isabelle ! »
Et les flots rugissaient. Et le fantôme blanc
Entraînait sur les mers le pêcheur tout tremblant.

— « Viens, mon tendre Geoffroi, te livrer à la danse
« Dont la foudre et les vents marqueront la cadence!
« Viens! pourquoi craindrais-tu mes froids embrassements?
« Ne te souvient-il plus des suaves moments
« Que nous avons coulé quand j'étais jeune et belle ? »
Et le pêcheur criait : « Grâce, grâce, Isabelle ! »
Et sa voix se perdait en déchirants sanglots;
Il tendait ses bras nus vers la lointaine terre :
Et le fantôme blanc, aux accords du tonnerre,
L'enlaçait, et toujours tournoyait sur les flots.

— « Oh ! prends pitié de moi, généreuse victime,
« Disait Geoffroi;.... pitié! ma douleur, mes remords.... »
— « La vengeance renaît de la cendre des morts ! »

Dit le fantôme blanc qui dansait sur l'abîme.

Et le spectre des mers, bondissant sur le flot
Qui s'ouvrait lentement comme un profond tombeau,
Entoura le pêcheur de ses mains sépulcrales,
Puis, l'élevant soudain sur l'aile des rafales,
Cria trois fois « Vengeance ! » et l'engloutit dans l'eau.

LA VAGUE AU CHRIST.

Marine.

Vague, qui sur nos bords te brises,
Un Christ flotte en ton sein vermeil!
Comme, au milieu des vapeurs grises,
Flottent les matinales brises,
Avant le lever du soleil.

Fille de l'océan qui gronde,
O lame, dis-nous d'où tu sors!
D'où te vient le Sauveur du monde
Que le chaste azur de ton onde
Dépose aujourd'hui sur nos bords?

Serait-il l'auguste héritage
Ou le scapulaire d'amour
De quelque vierge, au doux visage,
Que les flots, en un jour d'orage,
Engloutirent dans leur séjour?

Pour bercer la divine image,
Dis-nous quel céleste zéphyr
Enfla ton mobile corsage!
Souffla-t-il de l'ardent rivage
Que sablait jadis l'or d'Ophir?

Souffla-t-il des brûlantes rives
Où se balancent les palmiers?
Ou, de ses ailes fugitives,
Rasa-t-il nos forêts lascives
Où pendent les nids des ramiers?

Vague, sur les mers où tu rôdes,

Aurais-tu vu le Saint-Esprit
Féconder tes flancs émeraudes?
Fuis-tu les modernes Hérodes
Qui voudraient mutiler ton Christ?

Va, pour que le ciel t'ait choisie
Parmi tes innombrables sœurs,
Pour que l'océan s'extasie,
Pour que la falaise noircie
T'adresse ses sublimes chœurs,

Il faut que ton onde soit sainte;
Que jamais l'écumeur des mers
N'ait sur elle laissé d'empreinte;
Qu'elle n'ait jamais été teinte
Par le sang ni par les éclairs!

Vois notre mer, que l'algue émaille,
Te guider mollement au bord;
Vois ce roc, que la lame assaille,

Regarde-le, comme il tressaille,
Comme il t'accueille avec transport !

Oh ! bénis le vent qui te pousse
Sur le sable d'un bord chrétien,
Et dont, sur la joyeuse mousse,
L'haleine parfumée et douce
Pose l'enfant de Bethléem !

Près de ces rocs, que le temps mine,
Laisse, sans regret ni remords,
Cette croix humide et divine
Dont l'ébène sur ma poitrine
Brillera jusques à ma mort.

Ceignez-la d'un pompeux cortége,
Flots, et devant son manteau bleu
Que votre troupe errante assiége,
Inclinez votre front de neige,
Et chantez en chœur : Gloire à Dieu !

FOND DE MER.

Petite Marine

Lorsque je vois la mer calme et sans mouvement,
Et que son sein d'azur, miroir du firmament,
Soupire des notes sublimes,
Je ne puis m'empêcher de frémir, en songeant
Qu'elle voile à nos yeux, sous ce masque changeant,
D'affreux écueils et des abimes!

Et je me dis alors : Voilà le cœur humain!
Voilà bien ces beautés dont le chant est divin,
Dont on adore le visage;

Mais qu'on sonde leur cœur, et l'on y trouvera
Bien des gouffres hideux où le vice s'ancra,
Où bien des amours font naufrage.

TROMBE MARINE,

A M. THOUREL, AVOCAT A TOULON.

I

Les canons sont chargés, et la mèche allumée
Présente un œil de feu sous des cils de fumée.
L'artilleur est debout, près des roulants affûts;
Et dans les vents, remplis de murmures confus,
Les voiles que l'on cargue, et les mâts qu'on recale,
Le cri de branle-bas, courant de cale en cale,
Réveillent tout à coup les marins endormis....
Aurait-on signalé des vaisseaux ennemis?

Dieu ! Regardez ! Voyez quelle immense colonne
Monte, en élargissant sa tête qui bouillonne,
Et marche, noir Titan subitement éclos,
Le front dans la tempête et les pieds dans les flots !
Les hurlements du gouffre où sa base s'appuie,
Les tourbillons de l'air traversés par la pluie,
Les masses d'eau, que bat l'aile de l'albatros
Comme les hiboux noirs battent nos vieux vitraux(1),
Le fracas de la mer qui se creuse et se bombe,
Tout se perd dans ce cri de terreur : « Une trombe ! »

Des flots sont submergés par l'écume des flots !
« Une trombe ! » L'effroi glace les matelots
Devant cet ennemi, qu'il faut soudain combattre,
Et qui traîne après lui des cascades d'albâtre.
On dirait que la mer, pour menacer les cieux,

(1) Le phénomène des Trombes marines, n'apparaît guère que dans les chaudes régions. Celle que je décris ici, a été vue au 4me degré de latitude, au Cap de Bonne Espérance, par mon ami Leb un. A cette latitude on rencontre fréquemment les Albatros.

A travers l'ouragan lève un bras monstrueux.

II

Regardez comme elle déploie
Son chapiteau brun dans les airs;
Et comme sa base tournoie
Sur l'abîme écumant des mers !
Regardez comme la rafale
Tord sa colonne triomphale,
Pareille au trigonocéphale
Tordant les chênes des déserts !

Détachant les rocs de la rive,
Elle en sème les airs surpris;
Elle les hache, elle les cline,
Et les éparpille en débris.
Le pâle océan, qui répète
Les sourds éclats de la tempête,

Dans cette géante trompette
Souffle des tonnerres de cris.

III

Sur ses bords volutés de longs éclairs se croisent.
Mille flots embrasés en tous sens la pavoisent.
On croirait voir passer un vaste aréostat
Qui, dans ces régions où se meuvent les lames,
Vomit, cratère ardent, des phalanges de flammes
S'absorbant dans le choc d'un infernal combat.

Elle fuit : son sommet brûle, au loin, comme un phare.
Aux sifflements du vent, maritime fanfare,
Rapide, elle revient dans son berceau qui bout.
Le navire, ébranlé, sur sa quille chancelle.
A cent pas de sa proue un torrent d'eau ruisselle,
La mer va s'entrouvrir... « Canonniers, feu partout! »

Entendez-vous là-bas ces clameurs de victoire?
Le météore, atteint en son vol giratoire,
Dans les airs fracassé, se rompt par le milieu.
L'équipage sauvé tressaille d'allégresse.
La masse gigantesque au fond des mers s'affaisse,
Comme un char dont la foudre aurait brisé l'essieu.

Son panache d'éclairs disparaît dans les nues;
Et son corps, englouti dans les ondes émues,
Fait bondir après lui les flots longtemps étreints :
Comme un coursier blessé qui, fuyant le carnage,
Expire dans le lac qu'il passait à la nage,
Tandis qu'à la surface on voit flotter ses crins.

COUP DE VENT.

Marine

Comme autant de canons que la tempête braque,
Les flots sont dirigés sur la flotte qui craque.
Oh! comme ils ont bondi sous le vent qui les traque;
Comme ils vont s'élever, éphémères géants,
Dans les airs tourmentés, que l'écume poudroie;
Comme ils vont y mouvoir leur tête qui foudroie;
Et combien de vaisseaux vont, gigantesque proie,
Assouvir pour un jour la faim des océans!

Coup de vent! Coup de vent! L'œil peut à peine suivre

Le vol des bâtiments, que l'éclair rouge cuivre;
Mais on voit chanceler, comme un Polyphème ivre,
Ceux, dont l'ancre a planté ses ongles dans le roc.
Les roches des vaisseaux empalent la carcasse.
L'épais cordage crie, et se tend, et se casse.
La falaise, au front noir, que la vague fracasse,
Semble, pâle d'effroi, reculer sous son choc.

Plus de voiles ! Partout le navire se troue.
Les mâts, rompus au pied, sont couchés sur la proue.
Vainement le canon de détresse s'enroue :
L'œil de feu de l'éclair glace les dévouements.
A la gueule du flot nul n'arrache la proie
Que pétrit son écume, et que son onde broie,
Et dont son flanc repu sur la rive renvoie
Les débris mutilés, comme des ossements.

CALME.

Marine.

Quel magnifique soir! Le soleil, qui se penche,
Prête aux flots du couchant leurs plus riches éclats.
Des nuages la masse blanche,
Comme une céleste avalanche,
Semble suspendue à ses pas!

La mer silencieuse à l'occident s'irise;
Son sein paraît glacé. L'eau qui mouille le bord,
S'étonnant que pas une brise
N'agite l'algue, qu'elle frise,

Sur son lit de sable s'endort.

Oh ! quand le flot, livrant une nocturne attaque
Aux vaisseaux, dont il tord la vieille ancre de fer,
Tournoie autour du mât qui craque,
Comme un infernal zodiaque
Tournant sur l'axe de l'enfer :

Lorsqu'ardente et sans frein, la vague, qui sanglotte,
Pour la première fois fait pâlir les rochers :
Et, comme un vil hochet, ballotte
Toute une formidable flotte,
Sur un archipel de rochers :

Croirait-on qu'il suffit d'un seul jour, pour la rendre
Calme et sans mouvement, comme elle l'est ce soir;
Et qu'aucun vent ne viendra tendre
Tant de voiles, dont on voit pendre
Les plis blancs le long du mât noir?

Sur les vapeurs du soir, où le jour mourant jette
Des flots de pourpre et d'or, les hunes des vaisseaux
Se dessinent en silhouette;
Et leur image se répète
Dans le ciel comme dans les eaux.

Avant que la vapeur vole aux célestes sphères,
L'escadre, à qui la mer offre un lit de cristal,
Parmi ses parfums somnifères
S'assoupit à l'aspect des terres,
Dans un sommeil oriental.

En contemplant ces mâts et leurs flèches pointues,
L'œil étonné croit voir les rives d'orient,
Avec leurs forêts chevelues,
Leurs minarets perçant les nues,
Et leur ciel tiède et souriant.

Voici la nuit. Tout dort. Tandis que le ciel veille,
L'escadre et la cité vont reposer sans bruit,

Jusqu'à ce que l'aube vermeille
Évoque la mer, qui sommeille
Dans les ténèbres de la nuit.

A MONSIEUR ARAGO.

Maître ! bien qu'imparfait mon navire est construit.
Puisse-t-il, faible encor, ne pas être détruit;
Puisse-t-il, fort de vos suffrages,
Bravant les ouragans, longtemps flotter sur l'eau !
Car la publicité, comme l'a dit Boileau,
C'est la mer fertile en naufrages.

Ses câbles sont rompus; il vole, et loin du port
La mer qu'il doit franchir l'accueille avec transport,
Lancé sous ces heureux auspices,

On dirait qu'il sourit à l'abîme azuré,
Et qu'avant de partir, il était assuré
Que les vents lui seraient propices.

S'il n'est pas englouti dans le profond cercueil
De l'effrayant oubli, si sur le noir écueil
Aucun orage ne le brise,
S'il parcourt, sans dangers, les humides déserts,
Si sa voile est enflée et s'ébat dans les airs
Sous les caresses de la brise,

Il ira, jeune et fier, bénissant ses destins,
Saluer en passant bien des pays lointains.
Cités sous ses pas rencontrées,
Accueillez-le! à l'oubli longtemps il survivra,
Puis un autre vaisseau, mieux construit, le suivra,
Et visitera vos contrées.

FIN.

Universitas ...
BIBLIOTHECA
...

TABLE

Notice . . . . . Page. v
A M. Durand, poëte-menuisier à Fontainebleau. 3
Réponse de Durand. 9
A Toulon. 15
A M. Arago. 21
A la mer. 31
Le soir. 37
Le Génie des flots. 41
La couronne d'épines du poëte. 45
La harpe d'Ossian. 49
Pensées de nuit. 59
Apparition 65

Lever du soleil. . . . . Page. 69
Soleil couchant. 73
A ma truelle cassée. 77
Souvenirs maritimes improvisés à Draguignan . 83
A un vaisseau de cent vingt, en démolition. . 87
Souvenir du Cannet. 93
Une vague 97
Mon rocher et la yole. 101
A Fréjus. 107
Promenade poétique sur le quai de Toulon. . 111
Bluette. 117
Le matelot à sa goelette. 119
La harpe du rivage. 123
Le pêcheur à sa nacelle. 131
Sinistre. 135
Byron. 139
Carénage d'un brick marchand. 145
L'oiseau de tempête. 149
A L***. 153
A un grand chêne 157
Rends-moi ton amour. 167
A ma jalouse. 171
Sommeil. 173
Trésors. 175
A une jeune fille. 179
La laveuse du soir. 183
A un ami malade, et à Mme D*** qui le soignait. 189

A Mme Adèle Lonclas. . . . . Page. 193
Réponse de Mme Adèle Lonclas. 199
A mon ami Coste, peintre à Toulon. 203
Boutade. 209
A la fumée de ma pipe. 211
Un ami devenu riche. 215
L'oiseau des cyprès 219
L'hiver. — Aux riches. 221
Méditation sur les toits. 229
Le forçat. 233
Le chœur des flots. 235
La barque à sec. 241
La chaloupe. 245
La somnambule des mers. 247
Isabelle la blanche. 253
La vague au Christ 257
Fond de mer. 261
Trombe marine. 263
Coup de vent. 269
Le calme. 271
A M. Arago. 275
Table. 277

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie d'Hippolyte Tilliard, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 30.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ot
Date Due

CE

PQ 2382 .P88M3 1842

39003 002502697